

UNE MÉMOIRE PLURIELLE OU UNE AMNÉSIE PRODUCTIVE ?

Moufida GHARIANI BACCOUCHE

Université de Tunis I, Tunis, Tunisie

À quelque chose malheur est bon.

Every cloud has a silver lining.

Rubba da:rratin na:fīṣah] «un malheur pourrait être bon».

INTRODUCTION

Si on considère la culture comme la mémoire des peuples, on peut dire que nul autre énoncé linguistique que le proverbe ne serait capable de mieux conserver une telle mémoire.

Ainsi les énoncés proverbiaux seraient-ils les prototypes de séquences dont la fonction mémorielle joue un rôle primordial dans le cadre de la même langue.

En est-il de même des cas où ces séquences ne sont pas rattachables à une seule langue ? Ne s'agit-il pas là d'une mémoire plurielle ou au contraire d'une amnésie productive ?

Dans le premier cas ne serait-il pas question d'énoncés proverbiaux translinguistiques transcendant les différences culturelles pour exprimer des vérités universelles, et dans le deuxième cas d'une absence de mémoire donnant naissance à des séquences qui varient d'une langue à une autre et qui, tout en exprimant une expérience humaine commune, sont bien enracinés dans les spécificités linguistiques de chaque communauté ?

C'est en comparant des énoncés appartenant à l'arabe, au français et à l'anglais que nous allons vérifier de telles oppositions en vue de déterminer l'approche didactique la plus adéquate pour chaque type d'énoncé.

1. UNE MÉMOIRE PLURIELLE

Les énoncés qui nous intéressent dans ce cas se caractérisent par une similarité quasi-parfaite lorsqu'on passe d'une langue à une autre : à l'identité du signifié correspond une ressemblance de la forme.

Sur le plan formel nous pouvons remarquer :

1.1 Une identité totale

Il y a dans ce cas une ressemblance nette sur les plans à la fois rythmique, syntaxique, morphologique, sémantique et référentiel.

Sur le plan rythmique, on relève les mêmes groupes binaires ou ternaires dans les trois langues. Exemple :

[Al- ʕajnu bil- ʕajni wa-s- sinu bi-s-sinni]
Oeil pour oeil, dent pour dent.
Eye for eye, tooth for tooth.

Le rythme doublement binaire est en effet conservé dans les trois langues.

On peut dire de même des structures syntaxiques de cet exemple ainsi que de tant d'autres comme :

-*Tel père, tel fils.*
- *Like father, like son.*

déterminant + nom/déterminant + nom
Donc : phrase nominale sans verbe, d'où cette concision extrême.

Par ailleurs, il arrive que le signifiant de ce type d'énoncé connaisse la même troncation par apocope (chute d'un segment final), exemple :

- *Chacun pour soi, (et Dieu pour tous).*
- *Every man for himself, (and God for us all).*

À cela, s'ajoutent un signifié unique et une identité référentielle.

Dans le cas du signifié, il arrive souvent qu'on retrouve des définitions lexicographiques rendant compte du même contenu sémantique.

when/while the cat's away, the mice will play.
Quand le chat n'est pas là, les souris dansent. ou /
Le chat parti les souris dansent.
[Y'ib ja: qit̪ ?al ʕab ja: fa:r] (Littéralement «absente-toi, chat; joue souris»)

Ces trois énoncés font tous l'objet de définitions lexicographiques semblables. Comparons la définition française et la définition anglaise :

«Quand les maîtres sont absents les écoliers ou les inférieurs se livrent au désordre» (*Nouveau Larousse Universel*).

«People will take advantage of the absence of authority, supervision to do as they like, enjoy themselves» (*The Oxford Dictionary of Current Idiomatic English*).

Nous avons ici deux points à préciser :

a) Puisque l'identité lexicale est impossible lorsqu'on passe d'une langue à une autre, ces énoncés proverbiaux représentent des calques parfaits. Exemple :

- *Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.*
- *In the country of the blind, the one-eyed man is king.*

b) Ce dernier point a pour corollaire un fonctionnement symbolique similaire où les mêmes référents symbolisent d'une manière prototypique les situations ou les comportements à désigner. Dans l'exemple :

Quand le chat n'est pas là, les souris dansent,

la relation chat/souris symbolise ou renvoie à toute situation où les attitudes changent en fonction des rapports de force établis en présence ou en l'absence des deux parties, le dominant et le dominé.

Ces ressemblances exceptionnelles ne peuvent être expliquées que par l'adoption des mêmes énoncés, ayant pris naissance dans une langue, par d'autres langues.

Il s'agit donc d'une forme particulière d'emprunt.

Et puisque l'origine anonyme du proverbe est un élément définitoire, l'opposant à la maxime ou à l'apophtegme, il est vraiment difficile de déterminer la langue où ces énoncés proverbiaux étaient initialement conçus. À l'exception de quelques cas très précis dont l'origine est bien délimitée comme la loi du talion (origine religieuse) ou source historique comme dans le cas de l'anglais :

The last straw that breaks the camel's back,

qui vient probablement de l'arabe :

[al qij]ʃaʔallati qaʃamat ʃahra-l-ba ʕiri] (Littéralement «la paille qui a brisé le dos du chameau»).

Le mot «camel» (chameau) étant culturellement marqué, nous pouvons donc dire que la mémoire de ces énoncés ne peut être que plurielle.

1.2 Une identité partielle

Elle ne peut être abordée que sous l'angle d'une différenciation progressive allant d'une simple variation lexicale à des ruptures à la fois syntaxiques, rythmiques et symboliques.

Nous voyons ainsi se dessiner deux pôles, l'un tire du côté des universaux proverbiaux et l'autre du côté des énoncés idiomatiquement bien ancrés dans leurs langues spécifiques.

Au premier pôle figurent des énoncés du type :

- a) - *Quand on parle du loup (on en voit la queue)*
- *Talk of the devil (and he appears)*

- b) - *Tel père, tel fils*
- [Wild -il-fa:r jaṭlaṣ haffa:r]

Dans le premier exemple, il y a substitution d'un item lexical (loup = wolf/devil = demon), avec conservation d'une identité syntaxique (construction corrélatrice), rythmique (groupe binaire) et morphologique (la troncature est possible dans les deux cas).

Dans le deuxième exemple, la différence est plus importante puisque l'équivalent arabe est littéralement :

«Le fils de la souris creuse de naissance des terriers»,

où, tout en conservant la notion de père et fils, on s'en éloigne en ajoutant à la fois la symbolique du rat et celle des terriers.

Aux antipodes de ce groupe figurent les cas où ce sont les dissemblances qui priment.

Pour dire qu'«on néglige souvent les avantages qu'on a immédiatement à sa portée» (*Nouveau Larousse Universel*), on dispose dans les trois langues des exemples suivants :

En arabe, nous avons une série de variantes :

- 1- [Da:riḥ hadda:d bla: sikkinā] (Littéralement «La maison du forgeron est sans couteau»)
- 2- [Darin naṣṣa:r bla: ba:b] (Littéralement «La maison du menuisier est sans porte»)
- 3- [Naṣṣa:r wba:b da:ru mʃaf ʃaḳ] (Littéralement «Menuisier, et la porte de sa maison est délabrée»)

où déjà, dans la même langue, il y a des différences de structures syntaxiques (2^o et 3^o exemples) et de supports symboliques (forgeron, menuisier, porte, couteau). Si on les compare aux deux énoncés équivalents français et anglais :

Les cordonniers sont les plus mal chaussés.

Who is worse shod than the shoemaker's wife ?,

on remarque que le champ symbolique est de plus en plus diversifié (ce qui nous donne les points de dissemblance) même si cette diversité est conçue dans le cadre des professions (d'où les points de ressemblance).

Si on ajoute à cela les différences syntaxiques (phrase nominale en arabe, phrase attributive en français et modalité interrogative en anglais), et par conséquent la structure interne de chaque énoncé, on se rapproche de plus en plus d'énoncés dont le seul point commun est le contenu sémantique.

En effet, chaque langue gère un univers normatif qui lui est propre, d'où «la contrainte du signifiant»; mais nous pouvons également évoquer la volonté des individus

et des groupes de se libérer de ce joug et de créer un espace de liberté et d'identité où le rêve des choses devient une source d'inspiration et d'inventions, où «se ressourcent la langue» par son pouvoir de restituer aux mots de la parole le «pouvoir réminiscent de leurs images» comme l'exprime (Fedida 1985 : 5-20) en ajoutant «cela est possible si toutefois la parole retrouve les métaphores langagières de la langue puisque la langue commune est là toute disponible pour que la parole y trouve langage et ainsi mémoire» et comme le résume si bien A. Rey : «on peut donc poser l'hypothèse d'une prise en charge infiniment variée des structures symboliques d'une culture par les moyens de la langue, moyens lexicaux et syntaxiques» (1977 : 200).

D'où la productivité, la richesse et la diversité des expressions langagières, en l'occurrence, le proverbe qui, selon la formule de Hamm (1989 : 181) devient «pro-verbe, acte de langage par procuration», exprimant des expériences humaines communes, et qui, grâce à son originalité prosodique qui le rapproche de la poésie, est là, tout prêt à être mémorisé pour servir les besoins de la communauté linguistique où il a pris source.

2. UNE AMNÉSIE PRODUCTIVE

Si on reprend la définition que présente Georges Kleiber du proverbe, qui est une dénomination d'un type particulier, si on reprend l'idée d'interdépendance dans les couples proverbe/culture et culture/langue, et si on admet que l'identité culturelle, c'est-à-dire la mémoire profonde des communautés humaines, ne se réalise pleinement que dans l'outil de communication qui est la langue, il est naturel que l'écrasante majorité des énoncés proverbiaux ne retient de la mémoire commune que le signifié qui les rattache les uns aux autres d'un côté, et de l'autre côté à cette «sagesse ancienne», ce «prêt à penser», ou cette «moralité en boîte» (Buridant 1984 : x); le signifiant, les items lexicaux, les structures syntaxiques et la charge symbolique demeurent spécifiques aux langues respectives.

N'avons-nous pas là des signifiés qui ont perdu les traces de leur mémoire dans les méandres des spécificités linguistiques et culturelles ?

L'analyse d'échantillons empruntés aux trois langues illustrent en effet la tendance naturelle des langues à ancrer les énoncés proverbiaux dans ce qu'elles ont de plus propre : en fait elles versent des matériaux linguistiques différents dans des moules ou des schèmes sémantico-logiques identiques (cf. Salah Mejri 1997). Si nous prenons les exemples suivants :

- *Tel est pris celui qui pensait prendre.*
- [Man hafara Subban li ?axi:hi waqaṣa fi:hi] (Littéralement «Celui qui creuse un puits pour son prochain, tombe dedans»).
- *The biter is sometimes bit,*

nous remarquerons que les trois langues n'optent pas pour le même procédé pour traduire la relation de contrariété établie entre l'actant agissant se transformant, selon le principe énoncé par le proverbe, en actant-patient.

Le français, ici, privilégie la voie hyperonymique, se contentant ainsi d'un verbe relativement générique comme «prendre» et d'une tournure syntaxique énonçant le même procès, soit selon l'angle de l'activité ou de la passivité.

L'arabe et l'anglais optent pour le procédé métaphorique qui passe par le filtre des correspondances symboliques.

En arabe la métaphore est plus compliquée puisqu'elle fait intervenir un procès complexe impliquant l'image du puits, lui-même renvoyant à celle de piège.

Les exemples sont nombreux; on peut en citer d'autres, par exemple : pour dire que personne d'autre que celui qui vit une situation difficile ou pénible ne peut l'apprécier à sa juste valeur, la sagesse populaire française a gardé en mémoire :

Nul ne sait mieux que l'âne où le bât blesse.

Quant à la mémoire anglaise, elle a favorisé le malaise causé par des chaussures étroites en s'exprimant ainsi :

Only the wearer knows where the shoe pinches.

Par contre pour l'arabe, c'est la braise qui fait vivre la plus grande expérience douloureuse :

[Ma:jhiss i ʕʕamra ka:n illi jaʕfis ʕliha] (Littéralement «Nul ne connaît mieux la braise que celui qui marche dessus»).

La diversité des choix symboliques, appuyée par les différences lexicales, syntaxiques et rythmiques ouvre le champ grand ouvert devant une productivité infinie, chaque fois différenciée, faisant ainsi de l'amnésie de départ une richesse sur laquelle se bâtissent les spécificités linguistiques.

3. CONCLUSION DIDACTIQUE

Sur le plan purement didactique, les deux groupes déjà dégagés se prêtent à deux approches didactiques différentes :

Le premier type qui rassemble des universaux à la fois linguistiques et idéels pourrait constituer le socle de l'acquisition des énoncés proverbiaux. Il correspond ainsi au premier niveau de l'apprentissage. Le deuxième niveau renfermerait les proverbes partiellement identiques qui obéissent à un classement fondé sur la gradation dans les complications tirées des différences entre les langues.

Par conséquent, plus il y a de différences, plus les formes sont dissemblables, et plus on s'approche du dernier groupe dans lequel ne figurent que les énoncés idiomatiquement marqués.

Une telle approche didactique a le mérite de conjuguer les avantages des deux méthodes, sémasiologique (du signe vers le concept) et onomasiologique (du concept vers le signe) qui ne sont en fait que des manières très proches de celle utilisée dans la description du corpus étudié.

RÉFÉRENCES

Générales

- BURIDANT, Cl. (1984) : *Richesse du proverbe*, Études réunies par Cl. Buridant et F. Suard, Lille, Presses universitaires de Lille III.
- BURIDANT, Cl. (1984) : *Richesse du proverbe*, vol I, «Le proverbe au moyen âge», Lille, Presses universitaires de Lille III.
- CRAM, D. (1983) : «The linguistic status of the proverb», *Cahiers de lexicographie*, XLIII, 2, pp. 53-71.
- FEDIDA, Pierre (1985) : «La résonance atonale. Sur la condition de langage de l'analyste», *Le langage pris dans les mots*, Peuple Méditerranéen, n° 33, pp. 5-20.
- HAMM, A. (1989) : «Remarques sur le fonctionnement de la négation dans les proverbes : l'exemple de l'anglais», *Europhras 88. Phraséologie contrastive*, Ed. Greciano, Faculté des sciences Humaines, Strasbourg, pp. 177-194.
- KLEIBER, G. (1989) : «Sur la définition du proverbe», *Europhras 88. Phraséologie contrastive*, Ed. Greciano, Faculté des Sciences Humaines, Strasbourg, pp. 233-252.
- MAKKAI, Adam (1978) : «Idiomatycity as a language Universal», *Universals of Human Language*, Joseph H. Greenberg Ed., Stanford University Press, pp. 401-448.
- MEJRI, S. (1997) : *Le figement lexical*, Publications de la Faculté des Lettres - Manouba, Tunis.
- REY, A. (1977) : *Le lexique : image et modèles. Du dictionnaire à la lexicologie*, Paris, Arnaud Colin.
- RIDOUT, R. and C. WITTING (1969) : *English Proverbs Explained*, Pn Books & Sydney.
- SEITAL, P. (1976) : «Proverb : A social use of Metaphor», *Folklore Genres*, D. Ben Amos Ed., Austin, Université of Texas Press, pp. 125-144.

Dictionnaires

- BAALBAKI, Munir (1982) : *Al Mawrid. A Modern English-Arabic Dictionary*, Dar El Ilm Lil Malayen, Beirut- Lebanon.
- COWIE, Al., MACKIN, R. and I. MCCAIG (1983) : *Oxford Dictionary of Current Idiomatic English*, VI : Phrasal verbs, V2 : Phrases, clauses and sentence Idioms.
- Harrap's Shorter Dictionnaire Anglais Français / Français Anglais*. (1996) : Chambers Harrap Publishers Ltd.
- Nouveau Larousse Universel* (1949) : 2 tomes.
- SIMPSON, John (1982-1988) : *The Concise Oxford Dictionary of Proverbs*, Oxford University Press.

LES MOTS SUR LE DIVAN

Alexis NOUSS

Université de Montréal, Montréal, Canada

mémoire — mes moires...

mots — à modeler, mouler, meuler.

Michel Leiris, *Langage tangage* ou *Ce que les mots me disent*.

Michel Leiris regroupe en 1969 un ensemble de recueils de textes dans un volume qu'il intitule *Mots sans mémoire*. Facétie traduisant une revendication du poète à réinventer pour chaque énoncé les mots du langage ? Sans doute. Leiris est trop familier des territoires de l'imaginaire pour ignorer la part d'ombre qui non seulement accompagne toute expression langagière mais encore qui la fonde. En outre, le procédé surréaliste qui est le sien dans «Glossaire : j'y serre mes gloses» (1982 : 71-116)¹ consiste à donner des définitions où les mots gagnent leur sens de ce qu'ils peuvent précisément rappeler d'autres mots. Pas de meilleur exemple pour saisir le jeu et ce qu'il indique de la pensée du langage opérante que la définition du terme : «LANGAGE — bagage lent, langes de l'esprit.» (1969 : 96)

La mémoire des mots, dans le contexte freudien, est une notion qui apparaît évidente, principielle et fondatrice, à deux niveaux. La psychanalyse, d'une part, se fonde sur le fait que les mots ont une mémoire, et que cette nature détermine sa fonction essentielle quant aux processus psychiques. Le langage se retrouve en défaut de dénotation mais gagne dans cette déféction les ressources de sa signifiante. D'autre part, dans l'appareil lexical que Freud forge pour rendre compte des phénomènes psychiques, les mots acquièrent la technicité requise sans abandonner la chair mémorielle de leur étymologie ou de leur usage populaire.

Langage et métalangage se rejoignent ainsi dans l'œuvre et la pensée freudiennes, scellant notamment leur adéquation sur la problématique de la mémoire des mots. Les traductions de Freud sont éminemment révélatrices à cet égard, le plus souvent par leurs faiblesses, en ce qu'elles dissocient le contenu de la forme, bafouant le message même du freudisme². Au demeurant, la mémoire est centrale pour le projet psychanalytique qui peut être défini comme une tentative de retrouver les fondements psychiques de l'individu, de

¹ Le recueil date de 1939. Leiris lui donne une suite avec *Langage tangage* ou *Ce que les mots me disent*, 1985, Paris, Gallimard.

² Sur cette question, voir *Meta*, vol. 27, n° 1, 1982, *L'écrit du temps*, n° 7, été 1984, et Ornston, 1992.

l'humanité, de la culture. On a pu à juste titre avancer que pour Freud l'inconscient est avant tout une mémoire et que les deux instances fonctionnent selon les mêmes règles et articulations³. La mémoire des mots est déjà là : en allemand penser se dit *denken* et mémoire *Gedenken* (ou *Andenken*) et *Gedächtnis* (du participe passé, *gedacht*, de *denken*).

1. LE LANGAGE SELON FREUD

Le présent exposé s'inscrit aisément dans le cadre francophone de ces rencontres. C'est en effet la psychanalyse française, notamment dans le sillage lacanien, qui a donné une lecture spécifiquement linguistique à l'œuvre freudienne⁴. Traiter cependant de la question générale du langage en psychanalyse déborderait notre propos et je m'appliquerai à la seule considération des mots dans leur charge mémorielle à partir de trois ouvrages de Freud, en succession chronologique, portant respectivement sur les rêves, sur les oublis de mots et lapsus, enfin sur les mots d'esprits. Il est d'emblée important de lever une objection possible, à savoir que les mots seraient toujours soumis à une logique mémorielle de par leur dimension référentielle : ils rappelleraient le réel au sens qu'ils le désigneraient. Mais la désignation n'est qu'un rappel dans une acception relâchée du terme⁵. Quand je parle de mémoire ici, c'est dans ce que la notion implique de travail au sens freudien, c'est-à-dire de transformation, d'interprétation, de reconstruction, l'opération proprement traductrice que l'on constate dans les élaborations produites par l'activité onirique, premier matériau étudié par Freud et qui lui sert de terrain d'énonciation de la théorie analytique⁶.

L'interprétation des rêves introduit directement le thème qui nous occupe. Le rôle de la mémoire est souligné dès le premier chapitre : «Tout le matériel qui forme le contenu du rêve provient d'une manière quelconque de notre expérience vécue : il est donc reproduit ou remémoré dans le rêve.» (1993 : 18). Le titre⁷ même relève d'un effet de mémoire

³ C'est aussi par sa méthodologie que la psychanalyse est une entreprise de mémoire : dans ses ouvrages, Freud cite systématiquement les travaux antérieurs à ses recherches dans le domaine abordé. Par ailleurs, il fait constamment appel aux monuments livresques de la culture occidentale (la Bible, Sophocle, Shakespeare, Goethe) pour étayer ou illustrer ses thèses. Dans une Vienne et une Europe qui allait succomber à la barbarie, on pourrait considérer son œuvre comme la tentative désespérée de sauver et rappeler cet héritage. La naissance et le développement de la psychanalyse s'inscrivent dans un cadre historique et les totalitarismes qui se mettaient en place s'annonçaient comme des machines d'amnésie. Sur ce point voir Bettelheim, 1993 et Goldschmidt, 1988.

⁴ Il faut également mentionner, quant à cette orientation, l'apport de P. Ricoeur, présentant le freudisme comme une herméneutique : «Ce n'est point le désir comme tel qui se trouve placé au centre de l'analyse, mais bien son langage.» (1965 : 15).

⁵ Quoique d'un point de vue philosophique la référentialité puisse être considérée comme une mémoire. De même que l'exercice du langage est un pari sur la possible disparition du réel (user d'un signifiant, c'est faire le deuil du signifié, affirmer son absence) — dire «table», c'est pouvoir le dire lorsqu'aucune table n'est à portée —, il serait la constante mémoire de ce réel : dire le mot, c'est (se) rappeler que l'objet existe.

⁶ La traduction peut être considérée comme le processus paradigmatique de l'ensemble des opérations propres à la fois à l'économie psychique et à l'activité analytique. Voir Mahony, 1982 et Benjamin, 1989.

⁷ J'en conserve la version canonique alors qu'elle révèle un écart traductif : *Die Traumdeutung* devrait se traduire *L'interprétation du rêve*. Le passage du singulier au pluriel n'est pas sans conséquences théoriques et révèle une certaine manipulation.

puisqu'il renvoie aux manuels populaires d'interprétation des rêves, du type *La clé des songes*. Ce choix marque à la fois la reconnaissance d'une vertu heuristique accordée à un tel matériau privilégié par la culture populaire et, par contraste, la radicale différence épistémologique dans son traitement.

Parallèlement, la nature langagière des productions oniriques — sa prise en considération dans l'analyse du rêve constitue l'originalité de Freud — est soulignée. «Il ne faut pas s'étonner du rôle que joue le mot dans la formation du rêve. Le mot, en tant que point nodal de représentations nombreuses, est en quelque sorte prédestiné aux sens multiples, et les névroses (les obsessions, les phobies) utilisent aussi hardiment les possibilités de condensation et de déguisement que le mot présente.» (1993 : 293) Les nombreux récits de rêves et leurs analyses qui parsèment l'ouvrage offrent de multiples exemples de la place centrale du mot dans le travail onirique, indiquée par une typographie en italiques. Or ce rôle n'est pas de nature expressive dans le contexte de la situation rêvée mais il sert de relais mnésique à une situation antérieure⁸. Sa fonction est essentiellement et strictement de mémorisation : il fixe un souvenir pour l'introduire dans le scénario onirique. Décalage énonciatif structurel qui se joue dans la dynamique de *différance* théorisée par Derrida. Le mot fait passer en contrebande un sens volontairement oublié : un os *brisé* rappellera un adultère (*Ehebruch*, rupture de mariage, en allemand) (1993 : 350); le mois de *juillet* évoquera la pièce *Jules César* et le thème de l'ambivalence affective (1993 : 362).

Dans l'élaboration du contenu onirique et fantasmatique, les mots véhiculent la mémoire d'affects préexistants à la scène rêvée et supportant sa signification profonde⁹. Le rêve dit «de la monographie botanique» tourne autour d'un opuscule consacré à une certaine plante. Dans le récit qui en est fait, entre autres occurrences botaniques, le rêveur croise le Pr. Gärtner (jardinier en allemand) accompagné de sa femme à laquelle il trouve une mine «florissante»; il s'entretient avec lui d'une malade répondant au nom de Flora. La cohérence du réseau lexical floral ainsi mis en place et en scène dépasse visiblement la seule contingence ou l'expression d'une tendance bucolique chez le rêveur mais sert à rappeler des expériences liées à une figuration florale qui, à leur tour, se rapportent aux pensées constituant le contenu latent du rêve¹⁰.

Dans le célèbre «rêve de l'injection faite à Irma», le signifiant «triméthylamine» (d'autant plus important qu'il sert à Freud pour désigner ce rêve) affiche explicitement sa valeur de mot puisque Freud en voit la formule imprimée en caractères gras (le mot l'est également dans le récit) «comme si on avait voulu la faire ressortir tout particulièrement» (1993 : 108) précise-t-il. Or la substance chimique injectée ne figure pas ici pour sa vertu thérapeutique mais parce qu'elle rappelle ce que Fliess, un des interlocuteurs privilégiés de Freud, lui avait dit de la présence du produit dans le métabolisme sexuel. Il analyse :

⁸ Les mots servent aussi de «chaînon intermédiaires», de relais internes, entre les différentes composantes mnésiques du rêve; voir *infra* l'exemple du rêve de la monographie.

⁹ Un effet de cette surdétermination mémorielle du mot est que l'énoncé onirique en devient, d'une certaine manière, idiolectal. Non certes au niveau lexical — il est façonné de la mémoire des autres — mais syntaxique : «Le rêveur invente sa propre grammaire.» (Derrida, 1979 : 310). Le mot ne prend sens que dans le contexte particulier du rêve, dessiné par les réminiscences du rêveur.

¹⁰ Au demeurant, lorsque Freud reprend pour la seconde fois l'analyse de ce même rêve plus loin dans l'ouvrage, au chapitre «Le travail du rêve», son vocabulaire se fait très précis : «le mot *botanique*», «le mot *artichaut*» (pp. 245-246).

«Je devine pourquoi la formule de la triméthylamine a pris tant d'importance. Elle ne rappelle pas seulement le rôle dominant de la sexualité, mais aussi quelqu'un à qui je songe avec bonheur quand je me sens seul de mon avis.» (*id.*)

La nature mnésique du mot dans l'énoncé onirique ressort particulièrement des cas où il joue sur (et se joue des) frontières linguistiques¹¹. Une patiente rêve de sa fille étendue morte dans une boîte, ce qui lui rappelle une discussion, la veille, autour du mot *box*, qu'elle relie à l'allemand *Büchse*, qui sert dans la langue vulgaire à désigner les organes sexuels féminins (1993 : 140).

Un dernier exemple démontrera à l'extrême cette dimension mémorielle puisque non seulement le mot n'y exerce qu'une fonction de rappel mais de surcroît n'a été formé qu'à cette fin. Dans un décor maritime et militaire, en conclusion du récit, le rêveur (Freud) et son frère s'exclament à la vue d'un navire coupé à sa moitié et chargé d'objets évoquant des timbales ou des boîtes : «Voici le navire du petit-déjeuner ! (*Frühstücksschiff*)» (1993 : 396). Freud analyse l'image de ce navire, à l'aide du souvenir d'une antiquité étrusque et d'un vers de Schiller, comme se rapportant aux idées de mort, de naufrage, de deuil et de toilette funéraire. Il précise : «*Frühstück* = petit déjeuner = *breakfast*, *Fasten-brecher* (brise-jeûne). L'idée de briser nous ramène au *naufrage*, l'idée de *jeûne* à la toilette noire.» (1993 : 397)¹².

Parmi les catégories de phénomènes étudiées dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, celle des oublis de mots (noms propres et communs) nous retiendra d'emblée car l'acte psychique en question révèle un trop-plein de mémoire davantage qu'une lacune ou une faiblesse de la faculté mnémonique. Le mot n'a pas disparu du système psychique, comme effacé par une gomme magique; il est au contraire, présent, trop présent, mais la situation, le sentiment ou la pensée qu'il rappelle ont été refoulés — donc inscrits encore plus profondément —, et l'ont entraîné dans leur opération de dissimulation. «L'action visible» de ces éléments «se manifeste précisément par l'oubli.» (1996 : 29) En compagnie masculine, une jeune fille ne retrouve pas le titre d'un roman récemment lu : il s'agit de *Ben-Hur* dont le second signifiant est proche de *Hure*, prostituée en allemand. «Sans s'en rendre compte, elle considère l'énoncé du titre *Ben-Hur* comme équivalent à une invitation sexuelle et son oubli correspond à une défense contre une tentation inconsciente de ce genre.» (1996 : 52). Autre exemple où l'élément oublié est pourtant rien de moins qu'évident : Freud ne parvient à nommer une station thermale qu'il connaît bien. Le nom retrouvé : *Nervi*. Et Freud de commenter : «C'est que *Nervi* sonne comme *Nerven* (nerfs), et les nerfs constituent l'objet de mes occupations et préoccupations constantes.» (1996 : 31).

¹¹ Dans le premier chapitre, déjà mentionné, où Freud indique la dimension mémorielle du rêve, il rapporte l'observation selon laquelle «les langues étrangères sont souvent parlées d'une manière beaucoup plus pure et beaucoup plus courante en rêve que pendant la veille» (1993 : 19, note 1).

¹² Il y a lieu d'indiquer ici l'importance du facteur de «figurabilité» (et donc de concrétude; voir *infra*) dans les mots des rêves, à savoir la facilité de représentation par images (1993 : 292). Mais cela ne saurait déranger le linguiste saussurien pour qui le signe allie un concept et une *image* acoustique. La dimension mémorielle du mot pourrait être rattachée à sa dimension figurative.

Le mot en tant que trace mnésique apparaît également dans d'autres catégories de constructions symptomatiques¹³. Le «souvenir-écran» participe à l'évidence de cette dynamique puisque sa fonction est de produire un souvenir destiné à en rappeler, par occultation, un autre. Freud rapporte le cas d'un interlocuteur prétendant ne pas se souvenir des grossesses nombreuses de sa mère mais évoquant son image en train de défaire sa jupe. «Or le délaçage (*Aufbinden*) de la jupe n'apparaît dans ce cas que comme un "souvenir-écran" pour accouchement (*Entbindung*). Il s'agit là d'une sorte de "pont verbal" dont nous retrouverons l'usage dans d'autres cas.» (1996 : 62). Le lapsus où un énoncé verbal prend la place d'un autre est de même traité par Freud comme la manifestation d'un élément refoulé ou interdit mais rappelé précisément par la perturbation énonciative. Une patiente remarque à propos de sa famille qu'«ils sont tous avares (sie haben alle *Geiz*; littéralement : ils ont tous de l'*avarice*)... je veux dire : ils ont tous de l'*esprit* (*Geist*).» Tel était en effet le reproche qu'elle avait refoulé de sa mémoire. Or, il arrive souvent que l'idée qui s'exprime dans le lapsus est précisément celle qu'on veut refouler.» (pp. 77-78).

Le refoulement, notion cardinale dans le système freudien, tient, contrairement aux apparences, de la mémorisation et non de l'amnésie. Soumis à son action et y trouvant sa cause, le lapsus n'est pas qu'un phénomène diachronique où un élément prendrait la place d'un autre par contiguïté mais un processus à comprendre synchroniquement qui remplace un signifiant par un autre qui lui étant postérieur pour mieux conserver le premier. Erreurs de lecture et d'écriture¹⁴ participent du même mécanisme : «*Sprachstrategie*» (stratégie linguistique) au lieu de «*Schachstrategie*» (stratégie d'échiquier) lit un philologue à la suite d'une polémique avec des collègues (1996 : 131); le psychanalyste Brill, au lendemain d'une soirée arrosée, remplace le nom d'une malade «*Ethel*» par «*Ethyl*» (1996 : 141).

On ne s'étonnera pas enfin de voir évoqué *Le mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*¹⁵ puisqu'il s'agit de l'ouvrage majeur consacré directement à la question du langage dans les processus psychiques, où Freud montre que ceux-ci sont repérables dans le mot d'esprit au même titre (et pour les mêmes raisons stratégiques) que dans les phénomènes précédents.

Une première grande typologie distingue les mots d'esprit fondés sur des pensées de ceux produits par des manipulations linguistiques. «Les mots sont un matériau plastique avec lequel on peut faire toutes sortes de choses.» (1992 : 87). Souplesse morphologique et sémantique qui revêt divers aspects dont, pour ce qui nous concerne, redonner à un mot l'empreinte d'une signification pleine désormais affaiblie. Tels les exemples suivants :

¹³ La moitié du volume est consacrée à des actes symptomatiques dont la manifestation est verbale, ce qui situe à bon droit la *Psychopathologie de la vie quotidienne* parmi les ouvrages de Freud traitant du langage. Contestant l'explication réduisant la cause des lapsus à des phénomènes strictement linguistiques (contacts des phonèmes), Freud remarque d'ailleurs : «Mais dans les cas où le trouble est occasionné par un élément extérieur à la phrase ou au discours qu'on est en train de prononcer, il s'agit avant tout de rechercher cet élément, et la question qui se pose alors est de savoir si le mécanisme d'un tel trouble peut nous révéler, lui aussi, les lois présumées de la formation du langage.» (1996 : 68). Voir aussi p. 96.

¹⁴ Cette dernière catégorie ne saurait nous étonner, compte tenu de la visée thérapeutique de la psychanalyse : le mot qui désigne un lapsus *calami* dans le lexique freudien, *verschreiben*, signifie aussi prescrire, bel exemple de mémoire du mot.

¹⁵ L'homonymie ne doit pas prêter à confusion : «mot d'esprit» traduit *Witz* mais n'est qu'une solution insatisfaisante et réductrice; voir la «Note liminaire» (1992 : 33).

«*Comment ça marche ?*», demande un jour l'aveugle au paralytique. «*Comme vous le voyez*», répond le paralytique à l'aveugle.» (1992 : 87). À Napoléon I^{er} dénigrant ses compatriotes lors d'un bal de cour en affirmant : «*Tutti gli Italiani danzano si male*» (Les Italiens dansent tous vraiment mal), une dame italienne répliqua : «*Non tutti, ma buona parte*» (Pas tous, mais une bonne partie) (1992 : 82). L'investissement mnésique ne relève cependant pas seulement de la mémoire de la langue. L'économie psychique individuelle intervient là aussi, comme dans les rêves et autres formations symptomatiques, à la différence que si les mécanismes sont similaires, les motivations se situent «en des lieux du système psychologique» (p. 321) distincts. Le mot d'esprit a pour fonction de lever ou détourner une inhibition mais il le fait dans un cadre social, devant un nécessaire auditoire, développant la dimension relationnelle de l'exercice du langage. Les censures ainsi trompées concernent les refoulements et résistances liés à la sexualité ou aux formes du pouvoir (pulsions de lubricité ou d'hostilité, selon les termes de Freud). Le mot, tout en le transgressant, fonctionne comme un rappel de l'interdit. En en restant aux mots d'esprit fondés sur des jeux verbaux, citons pour la première catégorie : «Cette jeune fille me fait penser à Dreyfus. Les militaires ne croient pas à son *innocence*.» (1992 : 96). Pour la seconde, deux exemples rapportés en français : à propos de Napoléon III commençant son règne en confisquant les biens de la Maison d'Orléans, «C'est le premier vol de l'aigle» (1992 : 91); à Louis XV demandant à un courtisan de faire un mot d'esprit dont lui-même, le souverain, serait le sujet : «Le Roi n'est pas un sujet.» (1992 : 92).

Pour Freud (1992 : 235 *sq.*), le plaisir — à entendre comme gain dans l'économie psychique — attaché à l'exercice du mot d'esprit retrouve le plaisir de l'enfant à jouer avec les mots comme alliages de sons et de rythmes sans se soucier du sens et de «la pression de la raison critique». À son tour, ce plaisir est lié à celui des premiers jeux érotiques du tout-petit, avec son corps et celui de la mère. Si bien que le plaisir du mot d'esprit rappelle ultimement le plaisir de l'*infans*, celui qui ne sait pas parler. Dans ces jeux de mots-là, le langage garde la mémoire du non-langage.

2. LE LEXIQUE DE FREUD

Après la langue *pour* Freud, la langue *par* Freud. On l'a désormais suffisamment souligné, la langue des philosophes n'est pas plus transparente ou innocente que celle des poètes. Le constat est évident pour Nietzsche, Marx ou Heidegger mais pas moins pour Descartes ou Spinoza. En outre, Foucault, s'interrogeant sur la notion d'auteur, introduit à propos de Marx ou de Freud la notion de «fondateurs de discursivité» qui, à la différence du simple écrivain, produisent, au-delà de leurs œuvres, «la possibilité et la règle de formation d'autres textes [...], une possibilité indéfinie de discours» (1994 : 804-805). Une telle ouverture est fournie par l'établissement d'un champ épistémologique balisé de concepts originaux et de procédures réflexives particulières. Mais il ne saurait être efficacement instauré s'il n'était pourvu d'un appareil linguistique qui, plus qu'une terminologie, s'apparente à une langue en ce que la structuration d'une langue — morphologie, vocabulaire et syntaxe — permet une reprise et une créativité sans limites. Le constat est d'autant plus pertinent dans le cas de Freud que la démarche psychanalytique s'appuie précisément sur les fonctions du langage, pour l'élaboration du matériau à traiter aussi bien que pour son interprétation¹⁶.

¹⁶ Sur Freud et sa langue, voir les travaux de P. Mahony et J.-M. Rey (voir références).

La langue forgée par Freud pour établir le champ et le discours psychanalytique fait appel à la dimension mnémonique de l'exercice langagier sous divers aspects. C'est l'allemand quotidien, utilisé au maximum de ses possibilités de multisémantisme et de dépendances contextuelles, une langue qui garde les traces de ses emplois et significations, une langue qui garde mémoire de la rue même lorsqu'elle prend demeure dans le cabinet de l'analyste ou la bibliothèque de l'écrivain : *der Trieb*, la pulsion, ne doit faire oublier que le mot dit aussi le penchant, la poussée, la force motrice; *die Verdrängung*, le refoulement, presse et pousse; *das Unbewußte*, l'inconscient, affirme tout simplement : ce qui n'est pas su et le souvenir, *die Erinnerung*, ce qu'on a mis à l'intérieur de soi; *der Zwang*, la compulsion ou contrainte, garde la marque de la force physique (au sens de : être forcé à); *der Einfall*, la libre association, plus qu'elle ne compose ou ne relie, témoigne d'une irruption; *die Hemmung*, l'inhibition, c'est aussi l'arrêt, le ralentissement ou le freinage; *die Versagung*, le déni, ne refuse pas le dire, elle l'affronte. Quant aux mots que la traduction anglaise déguise en latin, *ego* et *id*, ils conservent en allemand, *das Ich* et *das Es*, l'affectivité de pronoms familiers.

La néologisation prend également chez Freud des voies directes, sans passer par les langues mortes, effet de mémoire propre à la langue dans laquelle il pensait et s'exprimait. La néologisation en allemand ne procède pas par innovation et découverte mais par rappel et transparence. Grâce à ses possibilités d'autocomposition et d'expansion par juxtaposition d'éléments de la langue usuelle¹⁷, l'allemand retient le dynamisme d'une parole vivante sans devoir recourir à la médiation d'une étymologie savante et aliénante. *Die Fehlleistung*, l'acte manqué, se compose de *Leistung*, l'accomplissement, la réalisation, et *fehl* qui indique le ratage, l'erreur; *das Mischwort*, le mot mixte ou mot-valise, adjoint au mot «mot» le radical *misch-*, au sens de mélange; *die Deckerinnerung* : souvenir-écran ou souvenir-couverture; *der Seelenapparat*, l'appareil de l'âme ou appareil psychique. Tout locuteur allemand se sent en territoire connu même si encore inabordable.

Diverses motivations à ce recours au parler commun : «Les mots de notre langue quotidienne ne relèvent de rien d'autre que d'une magie affaiblie¹⁸». Tout en adoptant une vigilance critique jamais en défaut quant à ce que les mots veulent dire au-delà de leur prétention sémantique¹⁹, Freud ne se départit pas d'une confiance dans l'authenticité des matériaux charriés par les traditions populaires (la langue, les légendes, les croyances)²⁰. Par ailleurs, Mahony, pour expliquer l'utilisation de l'allemand quotidien par Freud, s'appuie sur une remarque avancée quant au matériau servant au travail du rêve : «[...] en toute langue, les termes concrets, par suite de leur évolution, présentent plus de points de contact [pour les associations possibles] que les concepts.» (1993 : 292). Langue concrète qu'est au demeurant l'allemand, «presqu'incapable d'abstraction» selon Goldschmidt (1988 : 31) qui souligne la spatialité, la dynamisation et la corporalité qui structurent son

¹⁷ Il nous faut aussi mentionner la richesse créatrice des préfixes : *ver-*, *un-*, *über-*, *auf-*, *ab-*... ainsi que les innombrables variations à partir de *-setzen* ou *-stellung*.

¹⁸ «*Die Worte unserer täglichen Reden sind nichts anderes als abgeblasster Zauber.*» cité par D. G. Ornston Jr. (1992 : 64).

¹⁹ Sur ce point, Freud appartient bien à la Vienne du tournant du siècle, rejoignant dans cette inquiétude les grands agitateurs de la crise du langage propre à la modernité, Hofmannstahl, Kraus ou encore Wittgenstein.

²⁰ Dans *L'invention du quotidien*, essai «dédié à l'homme ordinaire» (1990 : 11), M. de Certeau s'appuie d'emblée sur Freud, certes dans ses derniers ouvrages mais cela ne saurait effacer le souci affirmé d'une portée universelle à ses thèses dès le début de l'œuvre.

lexique, concrétude qui se poursuit dans la langue des philosophes²¹, contrairement à sa réception dans le domaine français. Dans «concept» en allemand, *der Begriff*, il y a la prise, la poignée ou encore... la griffe. L'«essai» des *Trois essais sur la théorie sexuelle*²² — que Freud rédigea en même temps que *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* — se dit en allemand *Abhandlung* où se reconnaissent la main, l'action et même le commerce.

Le souci d'intelligibilité dans la langue de Freud part pour Bettelheim de la visée essentiellement humaniste de l'entreprise psychanalytique. Ce qui est énoncé doit renvoyer le lecteur à son propre destin, le rappeler à sa propre identité : «Freud, dans le choix de ses mots, et par le biais de son style direct, sert bien son dessein de faire en sorte que le lecteur applique à lui-même ses connaissances psychanalytiques, parce que c'est à partir de son expérience intérieure qu'il peut vraiment comprendre ce dont parlent les textes de Freud.» (1993 : 65) «Freud évitait les termes techniques ésotériques [...] parce que la psychanalyse veut, par essence, faire connaître ce qui est inconnu, rendre accessibles et compréhensibles des idées communément ignorées.» (1993 : 176). La langue de Freud, gardant la mémoire de la langue de ses lecteurs, les renvoie à leur propre mémoire.

Rien ne le montrerait davantage selon Bettelheim que l'emploi persistant du mot âme, *die Seele*²³, pièce de résistance de son livre, comme l'indique le titre *Freud and Man's Soul*. Il montre par de nombreux exemples que ce que la *Standard Edition* traduit en anglais par le réseau lexical esprit-intellect-mental est exprimé chez Freud par ce terme qui, par métaphore — on ne saurait défaire l'athéisme radical de l'auteur de *L'avenir d'une illusion* —, illustre le siège à la fois de l'intelligence et des passions, englobe les niveaux conscient et inconscient et leurs relations, terme volontairement ambigu qui reflète l'ambiguïté du psychisme, «l'essence même de notre humanité» (1993 : 159). La centralité du signifiant affirme une continuité culturelle et un effet de mémoire : «En évoquant l'image de l'âme, Freud met l'accent sur le fonds d'humanité que nous avons en commun.» (1993 : 151) et il cite à l'appui la remarque lexicologique suivante de Freud : «"Psyché" est un mot grec et sa traduction allemande est "âme". Donc traitement psychique veut dire "traitement de l'âme".²⁴» (1993 : 154). Bettelheim, fort de sa proximité linguistique et culturelle avec l'univers au sein duquel naquit l'œuvre freudienne, fut l'un des premiers auteurs à insister sur la nature de la langue de Freud et à relever les

²¹ «Le chapitre I de la *Phénoménologie de l'esprit*, "La certitude sensible" [...], est du premier au dernier mot fait avec le vocabulaire qu'un enfant de cinq ans a à sa disposition (à l'exception peut-être des mots *Vermittlung*, médiation, et *Unmittelbarkeit*, immédiateté).» (Goldschmidt, 1988 : 17).

²² À la première page, lorsque Freud introduit la notion de pulsion sexuelle, il le fait en déplorant une lacune : «Il manque au langage populaire une désignation équivalente au mot "faim"; la science emploie à cet effet le terme de "*libido*".» (1995 : 37).

²³ Que pour sa part Goldschmidt (1988 : 149) rapproche de *die See*, la mer, thème central de son livre et dont la métaphorisation éclaire sa réflexion sur la langue de Freud : «[...] c'est que l'inconscient risque bien, en effet, de n'être rien d'autre que cette "voix" qui parle dans la langue et que, justement, les paroles "couvrent", de même que la surface empêche de voir le fond mais en est la remontée, l'émanation. Seule la surface me montre qu'il y a le fond. Tout ce qu'a écrit Freud était déjà comme un possible de la langue.» (1988 : 150).

²⁴ «"Psyche" ist ein griechisches Wort und lautet in deutscher Übersetzung Seele. Psychische Behandlung heisst demnach Seelenbehandlung.»

inconsistances des traductions²⁵. Conserver les strates signifiantes du texte freudien, y compris les imprécisions et les flottements sémantiques, ne pas les neutraliser, les dénaturer ou les nationaliser revient à conserver la mémoire des mots, impératif traductif s'il en est.

D'autres aspects de la langue freudienne sont à retenir dans notre perspective. C'est aussi dans sa spécificité une «langue de spécialité» constituée à partir d'autres spécialités, d'autres lexiques disciplinaires : médecine, physique, mécanique, philosophie, et, qui, ne reniant pas ses sources, en fonde sa légitimité puisque la psychanalyse entend jeter une lumière sur le fonctionnement global de l'esprit humain²⁶. C'est encore une langue qui sans être érudite véhicule une connaissance de la culture classique (la mythologie grecque par exemple) que Freud suppose partagée par des lecteurs ayant été formés aux mêmes sources. C'est enfin une langue affichant une grande maîtrise stylistique, une langue d'écrivain dont les qualités littéraires ont été saluées aussi bien par Thomas Mann que Hermann Hesse ou Albert Einstein. En ce sens, elle n'opère pas de rupture dans la tradition littéraire allemande mais s'inscrit dans sa continuité, comme en témoigne le constant attachement de Freud à la figure et à l'œuvre de Goethe²⁷.

Littéraire, la langue freudienne l'est par son style pour Mahony qui en a étudié les dimensions créatrices et exploratoires : spontanéité, ambiguïté, expressivité, fluidité, dialogisme, figuralité, métaphorisation, un «langage suggestif et associatif» (1990 : 250) qui, mêlant la rationalité et l'affectivité, la démonstration et la description, devient «une écriture-frontière qui oscille entre le conscient et l'inconscient» (1990 : 60)²⁸. Le lecteur est ainsi invité à expérimenter dans sa lecture la dynamique d'association libre propre à l'analyse et le texte freudien suscite une «lecture psychanalytique» (1990 : 231 *sq.*)²⁹. Langue des résonances et des réminiscences dont Freud infuse son texte et auxquelles le récepteur est appelé à répondre par les siennes.

Loin des lourdeurs à la fois scientificisantes et sacralisantes souvent adoptées par ses traducteurs³⁰, l'allemand de Freud se donne à une compréhension vivante et directe, revendiquant une fidélité pragmatique aussi bien que culturelle : les mots y gardent leur mémoire, ce qui sied à une méthode dont la visée est de remonter à la vérité d'une subjectivité en en suivant les traces mnésiques. La langue de Freud ainsi considérée

²⁵ Sa critique ne manqua pas d'être critiquée. Les griefs majeurs retenus sont en général son dogmatisme, sa méconnaissance des usages diachroniques et multiples de l'anglais et son passéisme idéologique et culturel. Voir Ornston (1992) et F. Kermodé. «Freud is Better in German» in *The Uses of Error*, London, Fontana Press, 1991.

²⁶ «Emprunt, empreinte, emprise» seraient selon M. Schneider les modalités de ce transfert qui s'attache aux mots comme aux idées (1985 : 137).

²⁷ Entre autres références majeures, dont Schiller et Lessing.

²⁸ Ornston (1990 : 68) rappelle que Freud se refusait aux définitions claires et définitives afin de ne pas trahir le matériau inconscient.

²⁹ Voir aussi Mahony (1992) et *On Defining Freud's Discourse*, New Haven and London, Yale University Press, 1989.

³⁰ L'entreprise de traduction des *Œuvres complètes* de Freud en français par l'équipe de Jean Laplanche a suscité discussions et controverses. Faute de pouvoir ici l'examiner, indiquons pour notre propos qu'elle mêle une néologisation parfois précieuse à l'utilisation parfois archaïsante des ressources du français.

pourrait servir à alimenter deux débats de grande importance dans l'épistémè contemporaine.

Le premier touche à la question de l'authenticité. J'emprunte le terme à Adorno qui dans son essai sur Heidegger (1989)³¹ dénonce l'utilisation d'une langue qui, dans sa revendication d'une pureté ou d'une purification ontologique, en vient à créer une mythologie conceptuelle et un fétichisme lexical aliénant l'humain du seul cadre où se déploie et se joue son humanité, l'histoire. Les termes du débat sont clairs : peut-on parler de l'humain en se coupant de son langage ? À quoi vaut de viser l'Être si le sujet s'y perd³² ? Freud répondait : « Vous allez sans doute trouver mauvais que nous ayons choisi, pour désigner deux instances ou provinces psychiques [le moi et le ça], des mots courants au lieu de vocables grecs sonores. Mais nous aimons, nous autres psychanalystes, rester en contact avec la façon de penser populaire et préférons rendre utilisables pour la science des notions populaires que de les rejeter. » (1970 : 110).

Le second débat concerne la légitimation scientifique et a souvent été abordé en regard du développement des sciences humaines. La scientificité cherche à être garantie par son expression : une langue scientifique se veut sans mémoire car elle fonde sa valeur sur la nouveauté de son apport épistémologique et sur l'adéquation à son objet. Quoi de mieux pour le prouver que la nouveauté de son vocabulaire ? Les révolutions scientifiques, pour reprendre le terme de Kuhn, sont comme les révolutions politiques : elles adorent les nouveaux lexiques et Lyotard (1979) a pu définir les discours scientifiques en tant que « jeux de langage ». Or la psychanalyse freudienne montre qu'il est possible de créer un corpus lexical spécifique et autonome — comme le prouve sa vulgarisation — en puisant dans la tradition culturelle et en prêtant attention aux usages communs, la scientificité s'appuyant sur d'autres facteurs.

CONCLUSION : LES RÔLES DE LA MÉMOIRE

Poser la question de la langue de Freud — celle qu'il traite et celle qu'il utilise — ne revêt pas qu'un intérêt linguistique. Un tel questionnement trouve une pertinence immédiate si l'on considère la vague anti-freudienne, largement publicisée, faisant rage actuellement dans les milieux médicaux et universitaires aux États-Unis. L'enjeu est d'ordre thérapeutique : à la méthode psychanalytique, certains courants veulent substituer des approches cliniques « dures » caractérisées par le traitement chimique et l'enfermement et réintégrer dans le strict domaine médical le soin de traiter les troubles psychiques. Mais la donne est également culturelle et socio-politique : un tel tournant signifierait le retour, dans le domaine psychologique, à un savoir médical s'autolégitimant et fonctionnant par son seul discours. Foucault et Deleuze nous ont appris à reconnaître comment, dans les sociétés modernes, la langue est objet de pouvoir pour contrôler les esprits et les individus, avec la complicité des experts et des savoirs disciplinaires (aux deux sens du mot).

³¹ Voir aussi sur ce point H. Meschonnic, *Le langage Heidegger*, Paris, PUF, 1990.

³² Précisons qu'il ne s'agit pas du degré de facilité dans la lecture d'un texte. Adorno n'est pas facile à lire mais la densité de son écriture procède d'un extrême souci de rigueur quant à la menée de ses analyses. On ne saurait reprocher à la philosophie la technicité (et la garantie de sérieux qu'elle suppose) qu'on accorde à d'autres formes de pensée, la réflexion scientifique par exemple. Ce qu'Adorno vise tient dans la distance adoptée par Heidegger quant au monde et au réel.

À l'opposé, la psychanalyse est l'exercice du dialogue et de la rencontre, la croyance dans les bienfaits d'une parole librement énoncée et partagée. Ce que nous avons esquissé sur la charge mémorielle des mots dans la langue freudienne s'éclaire de cette perspective. La mémoire assure plusieurs fonctions. Pour Freud écrivain et penseur, elle est une forme d'intertextualité, qui lui permet à la fois un style propre et une distance par rapport à ce style, le protégeant de la tentation du discours clos et dogmatique. Pour le récepteur et, d'une manière générale, l'individu façonné par le regard freudien, elle inscrit de l'altérité, elle se fait écho, écoute, et se pose d'emblée en interlocution. Si le texte freudien et la pensée analytique développent une langue de mémoire, c'est aussi qu'ils entendent introduire de l'oralité dans l'économie scripturaire et de l'histoire dans l'économie identitaire, assurant au sujet par cette double exigence ce que Freud demandait aux lecteurs dans l'avertissement de *L'interprétation des rêves* : «ne pas refuser au moins à la vie du rêve sa liberté de penser» (1993 : 2).

RÉFÉRENCES

- ADORNO, T. W. (1989) : *Jargon de l'authenticité*, trad. E. Escoubas, Paris, Payot, 199 p.
- BENJAMIN, A. (1989) : *Translation and the Nature of Philosophy*, London and New York, Routledge, 193 p.
- BETTELHEIM, B. (1993) : *Freud et l'âme humaine*, trad. R. Henry, coll. «Pluriel», Paris, Hachette, 207 p.
- CERTEAU, M. de (1990) : *L'invention du quotidien*, t. 1., *Arts de faire*, Paris, Folio/essais.
- DERRIDA, Jacques (1979) : *L'écriture et la différence*, coll. «Points», Paris, Le Seuil, 439 p.
- FREUD, S. (1996) : *Psychopathologie de la vie quotidienne*, trad. S. Jankélévitch, coll. «Petite Bibliothèque Payot», Paris, Payot.
- FREUD, S. (1993) : *L'interprétation des rêves*, trad. I. Meyerson et D. Berger, Paris, PUF, 573 p.
- FREUD, S. (1992) : *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, trad. D. Messier, Paris, Folio/Essais.
- FREUD, S. (1985) : *Trois essais sur la théorie sexuelle*, trad. P. Koeppel, Paris, Folio/essais
- FREUD, S. (1970) : *Ma vie et la psychanalyse* suivi de *Psychanalyse et médecine*, trad. M. Bonaparte, coll. «Idées», Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, M. (1994) : «Qu'est-ce qu'un auteur ?», *Dits et écrits*, t. I, Paris, Gallimard, pp. 789-821.
- GOLDSCHMIDT, G.-A. (1988) : *Quand Freud voit la mer*, Paris, Buchet/Chastel, 226 p.
- LEIRIS, M. (1982) : *Mots sans mémoire*, Paris, Gallimard, 154 p.
- LYOTARD, J.-F. (1979) : *La condition post-moderne*, Paris, Éd. de Minuit, 109 p.

- MAHONY, P. J. (1992) : «A Psychoanalytic Translation of Freud», D. G. Ornston Jr. (dir.), *Translating Freud*, New Haven and London, Yale University Press, 251 p.
- MAHONY, P. J. (1990). *Freud l'écrivain*, trad. K. Tran, Paris, Les Belles Lettres.
- MAHONY, P. J. (1982) : «Toward the Understanding of Translation in Psychoanalysis», F. Peraldi (dir.), *Psychanalyse et traduction, Meta*, vol. 27, n° 1, pp. 63-71.
- ORNSTON, D. G. Jr. (1992) : «Bruno Bettelheim's *Freud and Man's Soul*», D. G. Ornston Jr. (dir.), *Translating Freud*, New Haven and London, Yale University Press, 251 p.
- REY, J.-M. (1979) : *Des mots à l'œuvre*, Paris, Aubier-Montaigne.
- RICOEUR, P. (1965) : *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Le Seuil, 534 p.
- SCHNEIDER, M. (1985) : *Voleurs de mots*, Paris, Gallimard.

LES MOTS DE L'OUBLI : LES INTERJECTIONS

Emmanuel HÉRIQUE

Université de Victoria, Canada

1. LES MOTS DE L'OUBLI

1.1 Motivations négatives

Les mots sont sans doute la plus grande entreprise de mémoire de l'humanité : mémoire consciente du texte, rendu accessible par l'invention de l'écrit qui a servi à fixer le récit fondateur (souvent mythe, chronique et loi tout à la fois); mémoire inconsciente de la grammaire que le linguiste cherche à retrouver par un travail d'archéologie du sens et des formes.

Or, dans le panorama impressionnant des études sur le langage il y a une grande absence à l'endroit de ce que l'on nomme «les interjections». Curieux trou de mémoire que nous nous proposons d'explorer ici, en essayant surtout de comprendre pourquoi l'interjection, expression simple, directe, immédiate en apparence, reste toujours très difficile à définir.

Il n'est pas question de faire ici l'historique des études sur l'interjection¹. Un survol de la question nous révèle que les interjections ont été très peu étudiées : quelques monographies, aucun ouvrage décisif, et des articles de teneur très diverse. Pour les grammaires et traités sur la langue, l'interjection n'est pas abordée, ou alors brièvement, et toujours en dernière position. Déjà chez les Grecs, elle était la huitième et dernière partie du langage. Lorsque la question du sens des interjections est abordée, on lit qu'il s'agit de mots «vides de sens», ou alors on décrit les sentiments qu'elles expriment ou la performativité qu'elles opèrent.

La question de la classification des interjections est très ancienne, elle remonte à l'Antiquité. Les divers commentaires, anciens et récents, font remarquer l'origine très diverse des interjections (presque toutes les parties du langage peuvent donner lieu à une

¹On trouvera dans Swiatkowska (1979) une excellente synthèse (I. L'état actuel des recherches sur l'interjection, pp. 49-56). Depuis 1979, on relève divers travaux ayant un certain rapport avec la question des interjections : travaux de pragmatique, recherches sur l'onomatopée, les insultes ou les locutions du dialogue. Pour ce qui est des interjections, on relève notamment : 1) la monographie de Konrad Ehlich sortie en 1986 : *Interjektionen* 2) le numéro de septembre 1992 du *Journal of Pragmatics* consacré entièrement aux interjections (voir Ameka 1992).

interjection). C'est le caractère invariable de l'interjection qui est le plus marquant et qui les rapproche le plus de la catégorie de l'adverbe.

La question du sens des interjections est une question plus moderne. Il est remarquable à cet égard que dans le numéro spécial du *Journal of Pragmatics* (Ameka 1992), les contributeurs posent explicitement la question du sens des interjections, question souvent évitée jusqu'ici².

Résumons : dans l'ensemble les interjections ne sont pas étudiées, et lorsqu'on en parle c'est souvent pour dire que leur sens nous échappe. Dans un tout autre ordre d'idées, nous constatons que les interjections font très rarement l'objet d'une étude systématique dans l'apprentissage d'une langue étrangère, et qu'elles sont presque toujours mal employées par l'étudiant de langue étrangère³. Pour les mêmes raisons, le linguiste qui étudie les interjections ne peut vraiment parler que de celles qu'il pratique le plus authentiquement possible. Ce qui, contrairement aux autres parties du langage, en limite l'étude à celles des langues maternelles.

Il ressort de toutes ces remarques un paradoxe : l'interjection est à la fois la partie du langage la plus intime, la plus «naturelle», et elle est en même temps la partie du langage la moins connue, la moins bien expliquée.

1.2 Motivations positives

L'interjection est unanimement reconnue comme l'expression la plus spontanée des sentiments. C'est d'ailleurs ce qui l'exclut en bonne partie de l'étude et qui la rend si fascinante : elle donne accès au mythe de l'origine des langues, à l'origine «naturelle», animale, du langage.

Il est intéressant à cet égard de relire l'*Encyclopédie* de Diderot. À l'entrée «Interjection», nous lisons cette citation tirée des *Observations sur les langues primitives* de M. le Président des Brosses :

«Les interjections, mêmes telles qu'elles sont dans nos langues formées et articulées, ne s'apprennent pas par la simple audition et par l'intonation d'autrui; mais tout homme les tient de soi même et de son propre sentiment; au moins dans ce qu'elles ont de radical et de significatif, qui est le même par-tout [...]

Elles sont courtes; elles partent du mouvement machinal et tiennent partout à la langue primitive... (p. 935).

² Voir notamment Wierzbicka (1992 : 159-192).

³ On notera à ce sujet la louable entreprise de Jean-Pierre Zerling qui propose une liste d'interjections et d'onomatopées «à l'usage des étudiants étrangers» (Zerling 1995 et 1996). On lit notamment : «Lors de l'enseignement de la phonétique du français il nous a souvent été donné de constater la relative méconnaissance par les étudiants étrangers de certaines catégories de mots. Des mots qui souvent ne font pas partie du vocabulaire enseigné à l'école et qui sont pourtant utilisés quotidiennement par les natifs, pour avoir été appris depuis la plus tendre enfance.» (Zerling 1996 : 158). Cette remarque, faite à propos des onomatopées, est aussi valable pour les interjections.

Le langage d'un enfant, avant qu'il puisse articuler aucun mot, est tout d'interjections...

Le langage des animaux est vraisemblablement tout interjectif» (p. 936).

Dans le même ordre d'idées, voici un extrait tiré de l'article «Interjection» de la *Collier's Encyclopedia* (1968), article par ailleurs long et solidement documenté :

«Being a relic of immemorial ages, when gestures were the only means of expression of man, the interjection may well be the oldest of all parts of speech, and the interjectional theory of origin of language, the so called "pooh-pooh" theory is certainly one that comes closest to the truth» (p. 113).⁴

L'article de l'*Encyclopédie* de Diderot distingue fondamentalement entre «signes naturels» et «signes d'institution», particules «interjectives» et particules «discursives», entre «le langage du coeur» et «le langage de l'esprit».

L'essentiel de la recherche sur les interjections repose sur cette opposition nature/culture, et sur cette fascination de l'origine du parler. D'où les questions fondamentales qui accompagnent souvent la réflexion sur les interjections : l'interjection fait-elle partie du langage ? Comment classer l'interjection ? Quel sens ont les interjections ? Ces questions ne sont possibles que parce qu'on perçoit une ambivalence fondamentale à propos du phénomène interjectif : comment l'impulsif peut-il s'accommoder d'une construction ? Cette question, qui devient particulièrement pressante quand domine une vision dualiste du monde, trouve un écho plus récent et intéressant dans le livre de Claude Hagège *L'Homme de paroles* :

«Tout serait si simple s'il n'y avait cette tension entre deux extrêmes d'une polarité : le signe motivé, le signe conventionnel ! L'activité remotivante est le produit à la fois d'une tendance régressive de la parole et du besoin expressif de renouveler les formes en les rendant plus solidaires des choses qu'elles représentent, en les faisant habiter par le monde et ses bruits. Ainsi, du conventionnel au conventionnel en passant par le motivé, les langues humaines parcourent indéfiniment une série de cycles [...] Cette oscillation n'a pas de fin. L'homme dialogal a la nostalgie de l'univers [...] Les systèmes phonologiques qu'il construit inconsciemment pour sa langue [...] deviennent pour l'essentiel assez préservés des bruits du monde. Aussi, l'homme fait dominer l'ordre de l'abstraction, construit des taxinomies. Mais il ne renonce pas tout à fait à dire la nature. Sa pratique est rationnelle, mais son instinct le fait parfois incliner à la magie.» (Hagège 1985 : 126-127)

⁴ «Il est tout à fait possible que l'interjection, vestige d'un passé immémorial où l'on ne s'exprimait qu'au moyen de gestes, soit la plus ancienne partie du langage. La théorie de l'origine interjective du langage (la «pooh-pooh theory») se rapproche certainement beaucoup de la vérité». L'expression anglaise «pooh-pooh» est intéressante : verbe fabriqué sur une onomatopée répétée qui exprime le dégoût, le mépris désinvolte et moqueur, on pourrait le traduire par «la théorio du pouah-pouah» ou du «bof», ou même par l'équivalence «la théorie (du) pipi-caca».

Cette longue citation rend compte à la fois du mythe de l'origine motivée des langues, de la tension permanente qui en marque l'évolution, et de la «magie» de la langue qui consiste en signes entièrement (re)motivés. Il s'agit de langue poétique, mythique (Hagège parle du «rêve de la langue-magie»), éminemment subjective et qui poussée à l'extrême tient plus du monologue que du dialogue. C'est dans cette veine que se situe la glossolalie (p. 257), «langue adamique et pré-babélienne», «nostalgie d'un paradis perdu». Nous voyons la trace du même rêve dans le succès qu'ont eu les travaux de John Austin et John Searle sur la notion de performativité⁵ : recherche des traces, non plus où le mot colle à la réalité, mais où la réalité colle au mot par la «magie» que lui confère l'institution. Il y a donc de la magie dans les interjections : on croit y entendre le bruissement du monde, et pourtant elles sont entièrement codifiées, puisque différentes d'une langue à l'autre et sujettes à l'invariabilité dans une même langue.

2. LES MOTS DE L'ABSENCE

Sans vouloir prétendre faire ici une étude complète des interjections, nous voulons poser un certain nombre de questions à partir de nos constatations et essayer d'y répondre d'une manière aussi synthétique que possible. Pourquoi les interjections sont-elles doublement un lieu d'amnésie linguistique : amnésie interne, puisque le sens des interjections est dit «vide» ou difficile à préciser; amnésie externe, puisqu'on n'étudie pas les interjections, ou qu'alors elles portent tous les signes du rejet (place finale et réduite dans une étude) ? Par ailleurs, pourquoi cette obsession mythique de l'origine interjective du langage ? Enfin, comment expliquer ce paradoxe que l'interjection exprime la plus forte subjectivité dans la forme la moins flexible ? Amnésie, retour à l'origine, subjectivité sont-ils conciliables en une seule explication ?

Pour tenter de répondre à ces questions, penchons-nous sur certains aspects plus techniques de l'interjection. Si on laisse de côté pour l'instant les considérations récurrentes sur les interjections telles que effets de sens (colère, doute, surprise, etc.) et obsession de l'origine onomatopéique du langage, on peut faire un certain nombre de constatations objectives sur cette partie du langage. Plusieurs faits attirent notre attention :

1) Si l'on se réfère à la nomenclature qui organise l'instance énonciative (le «ego, hic et nunc» de Benveniste), on s'aperçoit que l'interjectif qui se place sur des axes de temps, de lieu ou de personne, privilégie l'absent, le lointain, la troisième personne. En effet, on rencontre ce que nous appelons des «super-interjections» (fréquentes et hautement combinables avec d'autres interjections) comme «ça», «là» et «alors» tandis que «ici» et «maintenant» n'ont pas la valeur abstraite des interjections. Tout au plus pourrait-on rencontrer «ici» ou «maintenant» mis en relief sous forme exclamative afin de renforcer leur sens original non exclamatif. Il y a un degré d'abstraction tout autre avec «ça», «là» ou «alors». On trouve à cet égard d'étonnants commentaires dans *Le Français déchiffré* de Henri Adamczewski (1991) qui présente les langues dans une étude psychomécanique fondée sur la tension thématique/rhématique :

«On aura constaté la très grande richesse d'emplois de *voilà*. Cela n'a rien d'étonnant si l'on se souvient que contrairement à *voici* qui annonce la suite,

⁵ Se reporter aux ouvrages fondateurs : *How to do Things with Words* (Austin 1970) et *Speech Acts* (Searle 1969).

voilà reprend, lie l'énoncé à la situation et au contexte verbal qui précède. Le caractère appréciatif de *voilà* se dévoile dans toute son ampleur, caractère lié tout naturellement à ce qui vient d'être dit à propos de la nature anaphorique de cet opérateur. On comprendra mieux encore le rôle dominant de *voilà* dans le couple *voici/voilà* lorsque le face à face "monde" et "langue" aura été mieux saisi. [...] L'opérateur *là* domine son vis-à-vis *ici* par le nombre d'effets de sens possibles et des emplois de plus en plus métaphoriques.» (p. 61)

Il semblerait que le processus d'éloignement, c'est-à-dire de métaphorisations, soit au cœur de ces interjections à base déictique.

2) Penchons-nous maintenant sur les interjections à base verbale. Il s'agit essentiellement d'impératifs du genre «*va/allez/allons*», «*regarde*», «*écoute*», «*tiens*» où l'on voit un fort processus de métaphorisation. Métaphorisation du contenu lexical (le verbe n'a plus d'objet concret ni dans l'énoncé linguistique, ni dans la réalité extralinguistique); métaphorisation de l'allocutaire qui perd son accord grammatical (cas extrêmes d'absurdités littérales : «*Tiens, vous voici*»; «*Allez va, ça te passera*»).

3) D'une manière générale, il est reconnu que les interjections sont brèves dans leur forme. Ce phénomène est tout à fait remarquable : il semble indiquer qu'une abstraction du sens (que nous avons appelée jusqu'ici «*métaphorisation*») s'accompagne d'une diminution de la présence physique du mot, d'une espèce d'érosion indicatrice du temps qui passe, et annonciatrice de la «*disparition*» du mot. Le deuxième critère formel sur lequel tous les auteurs sont d'accord, est l'invariabilité de l'interjection. La forme figée est-elle aussi annonciatrice de la mort du mot ?

Les trois points — majeurs, mais non exhaustifs — que nous venons d'examiner tendent à confirmer que les interjections s'organisent autour du sème de l'absent : éloignement de l'instance énonciative, manifeste dans les déictiques (le fait que les déictiques de base soient devenus des interjections est déjà significatif en lui-même) et dans le détournement des rapports allocutifs (cf. impératifs). Absence physique du mot interjectif, qui sort non seulement du rapport allocutif mais aussi du rapport grammatical et syntaxique avec le reste de l'énoncé. Notons qu'à l'inverse, le morphème grammatical est grégaire et agglutinant.

3. LES MOTS DU GROUPE

Cette remarque nous amène à formuler le paradoxe qui entoure les interjections, à savoir que, bien qu'isolées grammaticalement, syntaxiquement et phonétiquement du reste de la phrase mais aussi du reste du système linguistique⁶, elles produisent un effet de sens grégaire. Souvent on rit ou sourit à l'emploi d'une interjection. Alan Gardiner, dans *The Theory of Speech and Language* (1951) définit clairement cette grégarité comme la marque et la condition absolues de l'interjectif. Il écrit, s'opposant avec virulence à Bèhler et Jespersen sur ce point :

⁶ Nous ne nous étendrons pas sur ces points couverts par plusieurs auteurs. Voir notamment pour les questions de morphologie et de syntaxe : Swiatkowska (1979) pp. 64-66. On notera également l'article d'Antoine Culioli (1974) qui fait des remarques de même type «*À propos des énoncés exclamatifs*», dont il analyse les «*schémas circulaires de repérage*».

«Once we are sure that such a cry is intentional, the bridge between the linguistic and the non-linguistic has been crossed [...]

An interjection, as such, does not proclaim or make manifest some single speaker, but all the speakers who have ever used the word. What an interjection names is a specific reaction on the part of any speaker (p. 316)

To qualify as an interjection, a word must needs be habitually, not merely exceptionally, used as an exclamation». (p. 317)⁷

Ces remarques de bon sens sont en étrange contradiction avec les déclarations de l'*Encyclopédie* et les croyances en l'origine spontanée de l'interjection. Elles nous rappellent qu'il s'agit d'éléments totalement construits, formalisés et reconnaissables. Si le mécanisme de l'interjectif exploite l'absent, le locuteur, lui, semble retrouver ses colocuteurs dans une étrange communion.

Nous voulons illustrer ce point par un exemple lié au phénomène interjectif et qui met en évidence à la fois le décrochage allocutif et l'effet de communication — de communion — accrue. Nous voulons parler des jurons. Exclamation à forme interjective et qui exploite les champs sémantiques tabous (religion, sexualité, scatologie), le juron, pour être bien compris, doit se comparer à l'insulte. «Putain» allocuté blesse, oppose les protagonistes; «putain» non allocuté (mais toujours prononcé en présence du même colocuteur) ne doit pas blesser, mais rapprocher les protagonistes dans une «fraternité» qui peut par ailleurs être jugée de mauvais goût. De même pour «con». Notons que le colocuteur peut être masculin ou féminin lors d'une expression comme de l'autre : c'est bien la preuve de la coupure allocutive. Ce mécanisme est à rapprocher de l'usage de la troisième personne en parlant de soi ou de son allocutaire si l'on doit parler d'un sujet trop grave.

C'est donc l'éloignement qui permet le rapprochement, la fiction allocutive qui permet de dire plus. Nous comprenons maintenant la valeur pour l'interjectif de la métaphore dans la situation allocutive.

Il est un champ sémantique intéressant à cet égard : lorsque l'on dit «ce sacré gars», «ce vieux Gérard», «une bouteille de derrière les fagots», c'est clairement le sème de l'éloignement, du caché qui procure plus de plaisir, qui est en jeu. Dans ce contexte, deux adjectifs comme «pourri» et «sale» prennent des polarités différentes : «pourri» peut devenir affectueux, alors que «sale» maintient le rapport allocutif au premier degré. Nous avons parlé de tabou, et les champs sémantiques du juron, nous l'avons vu, sont exclusivement ceux des trois tabous.

⁷ «Dès qu'une exclamation est clairement perçue comme intentionnelle, la ligne est franchie entre le linguistique et le non-linguistique [...] Une interjection, en tant que telle, n'est la marque ni l'expression d'aucun énonciateur en particulier, mais de tous les locuteurs qui l'ont prononcée. Ce qui est nommé par une interjection, c'est une réaction bien déterminée de la part de n'importe quel locuteur. Pour être une interjection, un mot doit être utilisé exclamativement non pas de façon exceptionnelle, mais habituellement.»

4. MORT ET MOTS TABOUS

Ainsi la question qui se pose maintenant est celle du rapport entre tabou et interjection. Tabou, caché, absence, oubli : ce chemin à rebours de notre réflexion montre des liens évidents. Nous pouvons reposer la question : pourquoi cette perte de mémoire à l'endroit des interjections ?

Une relecture du *Totem et Tabou* de Freud (1961) met en évidence certains parallèles frappants : l'activité paradoxale à l'endroit de l'interjectif (subjectivité intense/schémas non allocutés), l'origine mythique et la pureté originelle accordées au langage interjectif, l'absence d'étude rationnelle au sujet des interjections (par exemple le refus d'explorer l'étymologie, comme pour la plus grande partie des interjections), voilà autant d'indices d'une zone linguistique prohibée (ainsi certains mots «sales» ne peuvent pas être dits). Le groupe se retrouve dans le mot-tabou (le juron) même si cette communion n'est pas du goût de tous. Et nous avons vu que précisément le juron n'est que tabou.

Nous arrivons ainsi à une définition de l'interjection et du juron, non plus par leurs effets de sens, mais par les mécanismes spécifiques qu'ils mettent en jeu et par un faisceau de caractéristiques dont beaucoup s'expliquent maintenant :

- forme brève,
- forme invariable,
- métaphorisation,
- fuite du présent de parole.

Il est remarquable que toutes les parties du langage peuvent fournir des interjections — que l'on a appelées pour cela «caméléons». C'est donc dans les opérations que subissent divers «mots» pour devenir interjection qu'il faut chercher une constante.

Il semble que les interjections apparaissent et peuvent disparaître, mais leur forme reste assez stable. C'est le sens qui évolue le plus, devenant par catachrèse⁸ toujours plus rare à saisir. Il semble donc possible de remonter à une source concrète pour la plupart des interjections («Tiens, va, écoute» par exemple). Aussi il existait au Moyen Âge un «tiens» qui accompagnait le don d'un cadeau, puis de quelque chose donné à contrecœur, puis le geste sans l'objet, ensuite l'attitude sans le geste. Attitudes multiples déjà, d'où les nuances possibles. Le sens de surprise, le plus courant aujourd'hui, est un sens moderne, et il est remarquable qu'il s'est accompagné du redoublement du mot, puis d'une répétition multiple («Tiens tiens tiens...»). Peu de mots sont parvenus au stade de la répétition. Faut-il voir une trace interjective dans toute répétition («Ce n'est pas joli joli»; «oui oui») ? Cette question mérite d'être étudiée séparément.

Il semble que pour «Tiens», redoublement et surprise ont évolué de pair. Or le «tiens» de surprise est aussi invariable, c'est-à-dire parfois absurde littéralement («Tiens,

⁸ Voir Darmesteter (1928 : 67-69) : «La catachrèse est l'acte émancipateur du mot; c'est, dans le développement de l'être par germination, la force qui sépare le bourgeon de l'organisme primitif.» Ce langage imagé fait comprendre la force vive qui pousse les interjections, qui n'apparaissent qu'en langue orale, vivante, spontanée et maternelle.

vous ici ?»). Il semble ainsi que le premier terme a été perçu à un moment donné comme mort dans le sens comme il l'était dans la forme, et qu'on a pu bâtir un autre sens sur le premier terme, à l'instar des villes anciennes bâties sur le lieu même d'une autre ville pratiquement ignorée. Cette hypothèse revient à trouver des «morceaux» de langue morte dans une langue vivante — paradoxe curieux, admettons-le, pour ce qui est des interjections.

Il est une autre hypothèse qui apparaît dans certains écrits sur les interjections. Laissons Jacques Derrida, reprenant Jean-Jacques Rousseau, nous la dire :

«Plus une langue est articulée, moins elle est accentuée, plus elle est rationnelle, moins elle est musicale, moins elle perd dès lors à être écrite, mieux elle exprime le besoin. Elle devient nordique». (Derrida 1967 : 344)

Et nous lisons, dans l'étude de Charles-Théodore Gossen sur «L'emploi et la valeur des exclamations et des interjections invocatoires en italien» que «les Méridionaux emploient certainement des invocations plus variées que leurs compatriotes plus sobres du Nord.» (Gossen 1956 : 268-307).

Faut-il penser qu'on s'exclame plus à Tunis qu'à Oslo ? Qu'on interjecte plus à Dakar qu'à Paris ? Il faut se méfier, nous venons de le voir, des impressions que laissent parfois les interjections.

RÉFÉRENCES

- ADAMCZEWSKI, Henri (1991) : *Le Français déchiffré : clé du langage et des langues*, Paris, Armand Colin, 417 p.
- AMEKA, Felix (Ed.) (1992) : *Journal of Pragmatics*, vol. 18, n° 2/3, sept. 1992, «Special Issue on 'Interjections'», XII p. + pp. 101-308.
- AUSTIN, John (1970) : *How to do Things with Words*, Oxford, Clarendon Press, 168 p.
- Collier's Encyclopedia* (1968) : Growell-Collier Educational Corporation, article «Interjections», pp. 113-114.
- CULIOLI, Antoine (1974) : «À propos des énoncés exclamatifs», *Langue Française*, 22, mai 1974.
- DARMESTER, Arsène (1928) : *La Vie des mots*, 17^e éd., Paris, Delagrave, XII + 212 p.
- DERRIDA, Jacques (1967) : *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 447 p. (la 2^e partie : «Nature, culture, écriture»).
- DIDEROT et D'ALEMBERT (1778) : *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des métiers*, nouvelle édition, tome XVIII, Genève, Jean-Léonard Pellet, Article «Interjection», pp. 935-938.
- EHLICH, Konrad (1986) : *Interjektionen*, coll. «Linguistische Arbeiten», n° 111, Tübingen, Max Niemeyer, X + 314 p.

- FREUD, Sigmund (1961) : *Totem and Taboo*, London, Routledge and Kegan, XI + 172 p.
- GARDINER, Alan (1951) : *The Theory of Speech and Language*, Oxford University Press, 2^e éd., XII + 348 p.
- GOSSEN, Charles-Théodore (1956) : «Remarques sur l'emploi et la valeur des exclamations et des interjections invocatoires en italien», *Revue de linguistique Romane*, XX, jan.-juin 1956, pp. 268-308.
- HAGÈGE, Claude (1985) : *L'Homme de paroles*, Paris, Fayard, 314 p.
- SEARLE, John (1969) : *Speech Acts*, Cambridge University Press.
- SWIATKOWSKA, Marcella (1979) : «Quelques considérations sur la nature de l'interjection», *Zeszyty naukowe Uniwersytetu Jagiellonskiego, Prace językoznawcze*, 63, pp. 49-69.
- WIERZBICKA, Anna (1992) : «The Semantics of Interjections», *Journal of Pragmatics*, vol. 18, n° 2/3, sept. 1992, «Special Issue on 'Interjections' edited by Felix Ameka», pp. 159-192.
- ZERLING, Jean-Pierre (1995) : «Onomatopées et interjections en français. Petit lexique phonétique à l'usage des étudiants étrangers (1ère partie)», *Travaux de l'Institut de Phonétique de Strasbourg*, 25, pp. 95-109.
- ZERLING, Jean-Pierre (1996) : «Onomatopées du français : bruits divers et cris d'animaux. Petit lexique phonétique à l'usage des étudiants étrangers (2e partie)», *Travaux de l'Institut de Phonétique de Strasbourg*, 26, pp. 167-170.

LA TERMINOLOGIE MÉTAPHORIQUE D'INTERNET : ASPECTS NOTIONNELS, STRUCTURELS ET TRADUCTIONNELS¹

Ingrid MEYER, Victoria ZALUSKI, Kristen MACKINTOSH et Clara FOZ

Université d'Ottawa, Canada

1. INTRODUCTION

Cet article porte sur la métaphore terminologique, c'est-à-dire celle qui apparaît dans des termes liés à des domaines de spécialité. C'est au domaine d'Internet que nous nous intéresserons afin 1) d'analyser les caractéristiques notionnelles et structurelles des termes métaphoriques produits en anglais dans ce champ, 2) de dégager les stratégies mises en oeuvre pour rendre ces termes en français et 3) d'analyser les facteurs linguistiques et extra-linguistiques qui viennent compliquer ce transfert.

Les recherches entourant la métaphore en terminologie sont récentes, ce procédé, depuis Aristote, ayant plutôt été envisagé comme un procédé littéraire. Ce n'est que depuis les années 1970 qu'il a été traité dans le cadre de la langue générale (Lakoff, 1992) ou, à un degré moindre, dans celui de la langue de spécialité (Ortony, 1979; Lakoff et Johnson, 1980; Liebert, 1994). Plus récemment, lexicologues et terminologues (Assal, 1995; Knowles, 1996; Meyer *et al.*, sous presse; Pavel, 1993; Thoiron, 1994) se sont penchés sur la question sans toutefois toujours l'envisager d'un point de vue interlinguistique, ce que nous tenterons de faire ici.

Pourquoi s'intéresser à la traduction de la métaphore dans un domaine comme celui d'Internet ? Essentiellement, pour contrer le scénario récemment décrit dans *The Economist* (21 décembre 1996) et en vertu duquel les générations futures pourraient n'avoir qu'une seule langue scientifique et technique, l'anglais, les langues «nationales» ne servant plus qu'à la conversation et aux petites choses de la vie quotidienne. Témoin de cette tendance, la pratique, largement répandue dans les domaines de pointe, consistant à employer dans des langues autres que l'anglais des termes forgés dans cette langue. En sorte que pour éviter l'anglicisation tous azimuts de la terminologie, il est essentiel que les langagiers travaillant dans d'autres langues que l'anglais puissent créer des termes adéquats dans leur propre langue. Par «adéquats», il faut bien entendu comprendre des termes dont la désignation soit claire, mais aussi qui «fonctionnent» sur le plan linguistique et extra-linguistique.

Par ailleurs, la métaphore en tant que telle présente un intérêt tout particulier dans le cadre du transfert interlinguistique. D'une part, elle est souvent difficile à traduire (Newmark, 1973), et d'autant plus, nous le verrons, lorsqu'il s'agit d'un emploi spécialisé.

¹ Cette étude a été rendue possible grâce à une subvention de la Fédération canadienne des Sciences humaines et sociales.

D'autre part, il s'agit d'un procédé de plus en plus fréquent dans les domaines de spécialité du fait qu'il permet d'illustrer une notion nouvelle à travers une notion connue et permet ainsi au spécialiste de se rapprocher du lecteur ou de l'utilisateur et donc d'assurer une meilleure communication.

Nous verrons dans un premier temps en quoi consiste la métaphore et pourquoi elle occupe une place aussi importante dans le domaine informatique.

1.1 Qu'est-ce qu'une métaphore?

Fonctions. Du grec *metaphora* («transposition»), la métaphore désigne le procédé consistant à transposer les éléments d'une notion connue vers une notion qui, elle, ne l'est pas. La métaphore a donc une fonction cognitive qui comporte une dimension notionnelle et linguistique. À propos de la première, la philosophie des sciences (Thagard, 1992) nous enseigne que les experts partent intuitivement de la métaphore pour concevoir et développer leurs notions, d'où les recherches actuelles (Liebert, 1994) visant à les aider dans ce sens. Du point de vue linguistique, la métaphore permet de faire «passer» une notion auprès des spécialistes du domaine (ceux des autres champs, l'interdisciplinarité aidant, la récupèrent parfois) ainsi qu'auprès du grand public. La métaphore, enfin, a une fonction esthétique : les juxtapositions auxquelles elle donne lieu étonnent et séduisent tout à la fois. Fascinantes, les métaphores terminologiques d'Internet font d'ailleurs l'objet de commentaires et d'explications dans les revues consacrées au domaine et peuvent donner lieu à toutes sortes de jeux de mots, autre source de difficulté pour qui cherche à les rendre dans d'autres langues.

Types. On peut dire que les termes métaphoriques ont un «cycle de vie» (Ahmad, 1995 : 51). Newmark (1981 : 85) distingue la métaphore *originale* (propre à un sujet et à un contexte donné), la métaphore *récente* (adoptée par d'autres que son auteur) et la métaphore qui est dite *morte* (son caractère métaphorique n'est plus perceptible²). D'où l'importance en traduction de chercher des équivalents lorsque la métaphore est encore récente, c'est-à-dire avant que la forme anglaise ne soit trop ancrée dans une autre langue.

1.2 La métaphore en informatique

Le domaine informatique est particulièrement riche en termes métaphoriques, une richesse attribuable aux fonctions cognitive et esthétique de la métaphore. La première explique que, face à un grand public souvent dépassé par la technique et ses nombreux concepts, les spécialistes aient utilisé la métaphore dans le but d'assurer la compréhension du lecteur et plus particulièrement, dans le cas du vocabulaire propre aux interfaces, de rassurer l'utilisateur : d'où le choix de termes comme *desktop*, *menu* et *wallpaper* pour ne citer que ceux-là. La seconde, la fonction esthétique, a permis de servir une certaine «culture» dite *cyberculture*, marquée par les figures quelque peu iconoclastes de Steve Jobs ou de Bill Gates, et dont la langue évite la scientificité pour une fraîcheur dans l'expression

² Comme le signale Knowles (1996 : 791), les métaphores terminologiques *mortes* peuvent n'être perçues comme telles que par les spécialistes du domaine qui les emploient constamment. À l'extérieur du domaine, c'est-à-dire aux yeux des non spécialistes, leur caractère métaphorique peut persister.

qui va souvent jusqu'au jeu avec les mots : d'où le choix de termes comme *snailmail* et *netsurfing* entre autres.

1.3 Méthodologie, terminologie et structure

Les données que nous analyserons ont été relevées dans un certain nombre d'ouvrages et de magazines anglais et français ainsi que dans des dictionnaires et des glossaires dont certains sont électroniques³. Les données en français proviennent de sources hexagonales et québécoises. Il faut noter par ailleurs que tous les termes analysés n'ont pas forcément pris naissance avec Internet, mais ont pu avoir été empruntés à d'autres domaines (*surf*, par exemple, existait sous la forme de *channel-surfing* dans le domaine de la télévision).

Dans cet article, *terme métaphorique* désigne tout terme contenant des éléments métaphoriques qu'il soit entièrement métaphorique (comme *Web*, *bookmark* et *Gopher hole*) ou partiellement seulement (comme *electronic mail* dans lequel *electronic*, non métaphorique, qualifie *mail*, employé métaphoriquement). Par ailleurs, seules seront analysées les métaphores de type terminologique et non pas celles qui, existant en langue générale, ont été adoptées telles quelles dans le champ d'Internet, et ce même si la distinction n'est pas toujours aisée à établir. Prenons l'exemple du terme *flame war* en anglais : *war*, employé figurativement au sens d'échanges hostiles, n'est pas considéré, dans le cadre de notre analyse, comme métaphorique (encore qu'il faut bien voir qu'il s'agit, dans la langue générale, d'une métaphore *morte*). En revanche, *flame*, dans le sens de «message électronique hostile», est envisagé comme métaphorique, son sens métaphorique étant spécifique au domaine d'Internet.

Dans la deuxième partie de cette communication, nous présenterons sommairement les caractéristiques des termes métaphoriques existant en anglais dans le domaine d'Internet. Dans la troisième partie, nous aborderons les stratégies mises en oeuvre pour les rendre en français et, dans la quatrième partie, nous donnerons un aperçu des facteurs linguistiques et extra-linguistiques qui facilitent ou entravent la création d'équivalents en français.

2. TERMES MÉTAPHORIQUES ANGLAIS DANS INTERNET

La plupart des concepts relatifs à Internet ayant été forgés en anglais, il importe, avant de s'intéresser à leur traduction, de les analyser brièvement d'un point de vue notionnel aussi bien que structurel.

2.1 Caractéristiques notionnelles des termes métaphoriques anglais

Il est clair que dans le domaine d'Internet, comme c'est le cas dans d'autres tels les finances (Knowles, 1996), la bibliothéconomie (Bies, 1996) ou l'intelligence artificielle (Pavel, 1993), les termes métaphoriques sont regroupés autour de diverses thématiques parmi lesquelles nous avons pu relever les suivantes : le **transport** (*to navigate/cruise the Internet*, *Internaut*, *information highway*, *information superhighway*, *to ride/travel the Internet*), le **service postal** (*e-mail*, *snailmail*, *to send/receive/deliver mail*, *mailbox*, *packet*, *envelope*), l'**architecture** (*site*, *under construction*, *gateway*, *bridge*), l'**imprimé**

³ Pour plus de détails concernant ces données voir Meyer *et al.* (à paraître).

(*Web page*, *Web authoring*, *bookmark*, *electronic magazine*, *carbon copy*), la **communauté** (*virtual community*, *cybercommunity*, *electronic neighbourhood*), la **conversation** (*chat*, *chatroom*, *talk*, *netspeak*), le **commerce** (*electronic storefront*, *electronic mall*, *shopping cart*, *e-cash*), le **monde souterrain** ou **interlope** (*network stalking*, *agent*, *packet sniffer*, *cracker*), le **feu** et les **explosifs** (*flame*, *flamer*, *mail-bomb*, *mail exploder*), les **animaux qui creusent** ou **rampent** (*gopher*, *burrow*, *spider*, *ant*).

2.2 Caractéristiques structurelles des termes métaphoriques anglais

2.2.1 Modèles de formation terminologique

Deux catégories structurelles existent selon que tous les composants du terme sont métaphoriques (*termes entièrement métaphoriques*) ou que certaines composantes seulement le sont (*termes partiellement métaphoriques*).

Les termes entièrement métaphoriques peuvent être *simples* ou *juxtaposés*. Dans le premier cas, une seule métaphore est présente sous la forme d'une lexie simple (*Web*) ou composée (*traffic jam*). Dans le second, deux termes métaphoriques sont juxtaposés (*home page*). Pour plus de détails concernant cette typologie voir Meyer *et al.* (sous presse).

2.2.2 Les mots-valises

Comme le montrent les exemples suivants, ce procédé consistant à amalgamer deux mots est fréquent : *brouter* (*bridge* + *router*), *netizen* (*net* + *citizen*), *knowbot* (*knowledge* + *robot*), *internaut* (*internet* + *astronaut*).

2.2.3 Aspects phonologiques

Nous avons précédemment mentionné l'importance des facteurs esthétiques dans la motivation des métaphores terminologiques d'Internet et à cet égard l'aspect phonologique joue un rôle certain. Pour ne prendre qu'un exemple, citons le cas de *snailmail* dont l'impact tient sans doute autant à la métaphore de l'escargot, symbole de lenteur, qu'à l'allitération contenue dans le terme. Il est clair par ailleurs que c'est par imitation ou analogie que certains termes métaphoriques ont été créés : c'est le cas d'*Internaut* (fondé sur le modèle *astronaut*) ou de *NetPol* (fondé sur *Interpol*). Enfin, l'exemple de *gopher* est doublement intéressant : d'une part la métaphore par laquelle cet outil de recherche (il permet à son utilisateur de remonter une structure hiérarchique pour y repérer des informations) prend le nom d'un petit rongeur vivant dans un terrier est tout à fait parlante. D'autre part, s'ajoute un jeu de mots phonétique entre le nom *gopher* et le verbe *to go for* qui signifie «aller chercher».

3. STRATÉGIES DE FRANCISATION

Les données que nous avons relevées montrent que les stratégies employées pour rendre en français les termes métaphoriques sont au nombre de trois : la première consiste à opter pour une métaphore en français, la deuxième à choisir un équivalent non métaphorique et la troisième à combiner des éléments métaphoriques et non métaphoriques. Étant donné le flottement observable dans le vocabulaire d'Internet, il est

clair que les exemples figurant ci-dessous sont présentés non point comme les seuls équivalents possibles aux métaphores existant en anglais, mais comme des solutions attestées par les ouvrages de référence et repérées dans les sources documentaires⁴.

3.1 Équivalent métaphorique

Quatre cas doivent être envisagés. Dans le premier, la métaphore en français est la même que celle de l'anglais; dans le deuxième, elle diffère de celle-ci; dans le troisième, elle équivaut en partie à la métaphore de départ et dans le quatrième le terme anglais est tout simplement conservé en français.

3.1.1 Choix d'une même métaphore

C'est la stratégie la plus courante, comme en témoignent les exemples de *mailbox* → *boîte à lettres*, *host* → *hôte*, *address* → *adresse* ou *internaut* → *internaute*.

3.1.2 Choix d'une métaphore différente

Ces cas, beaucoup moins fréquents mais intéressants à analyser, sont illustrés par des exemples comme ceux de *gateway* → *passerelle* (deux termes liés à la même thématique et qui désignent des équipements d'interconnexion), *thumbnail image* → *image timbre-poste* (deux termes qui expriment par des images différentes la petitesse) et finalement *spam* → *inonder*, *arroser* particulièrement intéressant du fait qu'il comporte en anglais une connotation «culturelle» (la marque commerciale de viande en boîte *Spam*) difficilement transposable en français, d'où le choix des équivalents *inonder*, *arroser* qui rendent bien l'idée d'un système de courrier électronique «inondé» de messages inutiles.

3.1.3 Choix d'une métaphore partiellement équivalente

Dans ces cas, qui relèvent des deux cas précédents, la portée de la notion désignée par la métaphore adoptée en français peut être plus grande ou moins grande que celle du terme métaphorique anglais. Ainsi, dans l'exemple *cruise* → *naviguer*, *rouler*, le terme anglais s'applique aussi bien au déplacement par voie terrestre que par voie maritime; les termes français s'appliquent en revanche à l'un ou à l'autre, mais non aux deux à la fois. D'où l'emploi de *naviguer* lorsque c'est l'image d'Internet comme «océan de données» qui est retenu, et celui de *rouler* lorsque c'est la notion d'«inforoute» ou d'«autoroute de l'information» qui est plutôt mise de l'avant.

3.1.4 Maintien du terme anglais

La stratégie consistant à conserver en français le terme métaphorique anglais est illustrée par l'exemple de *Web*, généralement maintenu tel quel en français, parfois plaisamment francisé en *ouaibe* ou *ouébe*. Il faut noter cependant que *toile* s'emploie de plus en plus. *Web* est par ailleurs maintenu dans la forme dérivée *Webmestre* ou *Webmaître* correspondant à l'anglais *Webmaster*. Il faut bien voir cependant que dans les cas où le terme métaphorique anglais est maintenu, il est possible que la métaphore ne soit plus perçue comme telle par un public francophone.

⁴ Pour une liste complète des termes relevés voir Meyer *et al.* (à paraître).

3.2 Équivalent non métaphorique

Il arrive que les métaphores terminologiques soient «perdues» dans le passage de l'anglais vers le français comme en témoignent les exemples de *handshaking* → *entrée en communication* (on ne trouve jamais *poignée de main*), *stale link* → *lien périmé*, *bounce message* → *avis de non-livraison* ou *net stalking* → *harcèlement avec menaces sur réseau* (ce dernier cas ressemblant plus à une paraphrase qu'à un équivalent lexical).

3.3 Combinaison d'éléments métaphoriques et non métaphoriques

Il arrive que les métaphores terminologiques soient maintenues, mais complétées, dans un souci de clarification, par un élément non métaphorique. C'est le cas lorsque le qualificatif *électronique*, *virtuel* ou *cyber* est ajouté aux termes comme dans *signature électronique*, *boîte aux lettres électronique* ou *message électronique*. Autre exemple frappant, celui de *hypertoile*, trouvé comme équivalent de *Web* (plus rarement que *Web*, certes) dans lequel le préfixe *hyper* a été ajouté dans le but de préciser qu'il s'agit d'hypertextes.

4. FACTEURS ENTRAVAANT LA FRANCISATION DES TERMES MÉTAPHORIQUES

Nous verrons maintenant les facteurs qui sous-tendent les stratégies précédemment énoncées.

4.1 Facteurs de type formel

On reconnaît généralement (Newmark, 1988 : 42) que plus les caractéristiques formelles d'un mot ont un impact sur son sens, plus sa traduction peut être problématique. Or nous avons mentionné (section 1) que certaines des métaphores d'Internet devaient leur succès autant à leur forme (esthétique) qu'à leur contenu notionnel. D'où la difficulté de les rendre en français.

4.1.1 Phonologie

Le succès de *snailmail* en anglais (pour lequel il n'existe d'ailleurs aucun synonyme) constitue un exemple parfait de terme métaphorique «réussi» : motivé d'un point de vue notionnel (l'escargot symbolise la lenteur), il doit une grande partie de son succès à son caractère de paronomase, impossible à transposer en français. Un autre exemple comparable est celui du mot-valise *knowbot* formé à partir de *knowledge* et de *robot*. Dans un cas comme dans l'autre les équivalents proposés (*courrier escargot* ou *escargotique* et *logiciel de référence internaute*) sont passablement encombrants et moins «réussis». Il faut cependant noter que pour rendre *email*, *courriel*, terme «réussi», semble de plus en plus utilisé.

4.1.2 Productivité

Dans certains cas, la forme française de base apparaît comme moins productive que la forme anglaise, qu'il s'agisse de dérivation, de préfixes ou de mots-valises.

Dérivation. En anglais, certains termes métaphoriques employés dans le domaine d'Internet ont donné lieu à de nombreux dérivés comme en témoigne l'exemple du nom *flame* qui a donné naissance à *flamage*, *flaming*, *flamer* et au verbe *to flame*. Or si l'on adopte en français la proposition de l'Office de la langue française du Québec⁵ qui suggère de rendre le substantif *flame* par *coup de feu* il paraît difficile de maintenir cet équivalent et d'utiliser des formulations aussi encombrantes que *contenu d'un coup de feu* pour *flamage* ou *acte de lancer des coups de feu* pour *flaming*. D'où les propositions de *flinguer* ou *fusiller* pour *to flame* et de *fusillade* ou *bataille* pour *flame war*. À ce jour, semble-t-il, aucune proposition n'a été faite pour rendre en français *flaming* ou *flamage*.

Préfixes et mots-valises. Dans le vocabulaire d'Internet, sont employés et souvent répétés un petit nombre de préfixes, *cyber*, *net* et *e-* en particulier. Ces derniers donnent parfois lieu à des amalgames (mots-valises). Deux choix sont dès lors possibles en français pour transmettre ces expressions : le calque structurel ou la «re-création». Il arrive aussi que les deux procédés coexistent pour un même terme. On trouve comme exemples de calque avec le préfixe *net*, *netsurfeur* ou *netsurfer*, avec *cyber*, *cyberart* ou *cybercafé* et avec *e-*, *É-zine* (on notera dans ce dernier cas un certain degré de francisation attribuable à l'ajout de l'accent aigu sur le e, francisation également repérable dans le cas de *nétiquette*).

Quant aux «re-créations», c'est-à-dire aux dérivations ou aux amalgames spécifiquement français, signalons *inforoutier*, basé sur *inforoute*, *courriel* proposé pour rendre *email* et de plus en plus adopté, *monétique* pour *digicash/ecash/cybercash* ou *internetais* pour *netspeak/cyberspeak*. Certains amalgames, enfin, sont particulièrement délicats à traiter du fait que tant le calque que l'adaptation risqueraient d'entraîner un effet comique non voulu : c'est le cas de *brouter* (combinaison de *bridge* et *router*) pour lequel ni *brouteur* ni encore moins *prouteur* (amalgame de *pont* et *routeur*) n'ont été retenus, la forme *pont-routeur* ou *p-routeur* (ce dernier, à notre avis, est également susceptible de faire l'objet de plaisanteries...) étant plutôt adoptée.

4.1.3 Formes abrégées

De nombreux termes métaphoriques se présentant sous une forme abrégée (parfois acronymique) en anglais, il arrive fréquemment que, faute de pouvoir maintenir en français la métaphore ainsi que l'abréviation, le terme soit repris tel quel comme c'est le cas de *BBS* ou de *POP* (*Post Office Protocol*). Démotivé en français, le terme présente aussi parfois un effet de redondance comme c'est le cas de *Protocole POP*. Certaines abréviations ont par ailleurs été adaptées en français comme c'est le cas de *BBS* pour lequel est utilisé au Québec *BABEL* (acronyme de *BABillard ELectronique*, *babillard* constituant un québécisme pour *tableau d'affichage*). Plus intéressant encore est le cas de *FAQ*, acronyme non métaphorique en anglais pour *Frequently Asked Questions*, maintenu en français, mais correspondant dans cette langue à *Foire aux questions*, véritable «trouvaille». Enfin, des acronymes sont parfois employés en français pour rendre de simples termes anglais : citons à cet égard l'exemple de *BAL* (*boîte aux lettres*) ou celui de *blé* (*boîte aux lettres électronique*) comme équivalent de l'anglais *mailbox*.

⁵ <http://www.olf.gouv.qc.ca/service/pages/p10cab6.htm>

4.2 Facteurs de type notionnel

Nous aborderons maintenant les difficultés liées à la *substance* plutôt qu'à la forme. Ces difficultés peuvent être attribuables à l'anisomorphisme des systèmes linguistiques aussi bien qu'à des facteurs culturels ou à la question de l'étendue des métaphores.

4.2.1 Différence d'extension

Étant donné l'anisomorphisme des systèmes linguistiques, il arrive qu'une métaphore en anglais n'ait pas d'équivalent en français. Aux exemples de métaphores partiellement équivalentes présentées à la section 3.1.3 (*naviguer/rouler* pour *cruise* ou *fureter* pour *browse*) peuvent s'ajouter les exemples de *album électronique* pour *electronic coffee table book* ou de *binette/émoticon* pour *smiley*. Dans ce dernier cas, toutefois, il faut bien voir que si l'on traduit *smiley* par *souriant* (ce qui est parfois le cas), la question de l'anisomorphisme des systèmes linguistiques ne se pose plus. Parfois, le problème est insurmontable comme en témoigne l'exemple de *cobwebsite*, métaphore qui désigne en anglais un site web non mis à jour et qui se fonde sur la différence existant dans cette langue entre les substantifs *cobweb* (toile d'araignée poussiéreuse et ancienne, caractéristique des maisons hantées) et *spiderweb* (toile d'araignée plus récemment tissée). Cette différence n'existant pas en français (une seule expression existe, *toile d'araignée*), impossible de trouver dans cette langue un véritable équivalent.

4.2.2 Facteurs culturels

Les différences culturelles constituent bien souvent des entraves à la traduction et l'un des exemples les plus intéressants est celui de *spam* (et de son dérivé *spamming*) qui est l'équivalent, dans le domaine informatique, de «junk mail» et désigne donc une surabondance de courrier électronique qui dérange celui qui le reçoit. Aux États-Unis comme en Grande-Bretagne le mot évoque une marque de viande en boîte qui date de l'époque de la seconde guerre mondiale au cours de laquelle la viande était rare, d'où la création d'un produit en conserve. Plus récemment, le mot *spam* a été repris par les Monty Python, ce qui a contribué à familiariser la jeune génération à la notion et à son expression. Dans le monde francophone, en revanche, il est clair que le terme n'a pas de résonance, d'où les «traductions» *inondation*, *arrosage* ou *multi-postage excessif*.

4.2.3 Métaphores filées

Il arrive qu'une métaphore particulièrement réussie soit «filée», c'est-à-dire s'étende sur plusieurs mots dans un même champ associatif. Le terme *gopher*, par exemple, désigne un outil de recherche ainsi baptisé du fait qu'il a été inventé à l'Université du Minnesota, dont la mascotte est le petit animal nommé en anglais *gopher* (*spermophile* en français). De plus, cet outil permettant de «creuser» dans Internet à la recherche de données, le terme de *gopher* désignant un petit animal vivant dans un terrier était particulièrement adapté en anglais. En français, cependant, le terme a été adopté comme un simple nom propre (ce qu'il est aussi en anglais) sans que soit perçu son caractère métaphorique. Quant aux autres créations fondées sur *gopher* (*gopher hole*, *gopherspace*, *to tunnel/burrow*) elles sont généralement maintenues en français et accompagnées d'une explication pour les deux premières et rendues par *fouiller* ou *creuser* pour les deux dernières.

4.3 Facteurs régionaux

Notre étude se limite aux usages français et québécois, mais ne serait-ce qu'entre ces deux variétés de français certaines différences peuvent être observées : nous avons déjà mentionné l'exemple de *BBS*, maintenu tel quel en français hexagonal et rendu par l'acronyme *BABEL* au Québec. Cet exemple illustre peut-être la tendance consistant au Québec à éviter l'anglicisme, contrairement à une tendance française qui veut que l'on s'en accommode fort bien. L'exemple du verbe *to surf* est à cet égard significatif : bien que le verbe *surfer* soit attesté dans les grands dictionnaires de langue française, il semble que les auteurs québécois soient plus réticents que leurs confrères français à employer des expressions comme *surfer sur le Web* ou *netsurfeur*.

5. DISCUSSION

Si la métaphore occupe une place considérable dans la terminologie du domaine d'Internet c'est qu'elle permet de faire «passer» de nouveaux concepts (fonction cognitive) tout en évitant la trop grande technicité. Il faut bien voir par ailleurs que dans le domaine d'Internet s'ajoute une dimension ludique qui donne lieu à des jeux de mots ainsi qu'à des «trouvailles» linguistiques. Nous avons vu que le passage de l'anglais vers le français de ces termes métaphoriques était soumis à un certain nombre de contraintes de type notionnel, linguistique ou culturel, mais qu'en général on tend à proposer en langue d'arrivée un terme également métaphorique, y compris d'ailleurs dans des cas où l'anglais ne contient pas de métaphore (voir l'exemple de *FAQ/FAQ*). Sans doute cela est en partie dû aussi au fait que la métaphorisation constitue, avec la spécialisation sémantique, un des mécanismes de formation de la langue technique française (Quemada, 1978 : 1166-1176)

Une autre question se pose, celle de l'incidence des métaphores sur d'autres parties du discours : on constate par exemple en anglais qu'avec le substantif *Web* l'usage dans le champ d'Internet veut que l'on dise «*on the Web*» alors que la préposition normalement employée avec ce substantif est «*in*» (comme dans «*a fly was caught in the spider's web*» ou dans «*caught in the web of words*»). De même, en français, la pertinence de la préposition *sur* employée avec les termes *Web*, *navigation* ou *naviguer* fait l'objet de discussions⁶.

Les données que nous avons pu recueillir pour notre étude (limitée, certes) permettent de penser que dans le domaine d'Internet les possibilités expressives de la langue française en matière de terminologie métaphorique sont d'ores et déjà bien exploitées. Il nous reste à espérer que d'autres études verront le jour dans le domaine en constante évolution que constitue Internet et qu'elles viendront confirmer cette tendance.

⁶ Voir en particulier les chroniques de l'Office de la langue française du Québec à l'adresse <http://www.olf.qc.ca/service/pages/p10cab13.htm>

RÉFÉRENCES

- AHMAD, Khurshid (1995) : «Pragmatics of Specialist Terms : The Acquisition and Representation of Terminology», Steffens (Ed.), *Machine Translation and the Lexicon*, Proceedings of the 3rd International EAMT Workshop, Heidelberg, 1993, Berlin, pp. 51-76.
- ASSAL, Allal (1995) : «La métaphorisation terminologique», *Actualité terminologique*, 28 (2), pp. 22-24.
- BIES, Werner (1996) : «Thinking with the Help of Images: On the Metaphors of Knowledge Organization», *Knowledge Organization*, 23 (1), pp. 3-8.
- KNOWLES, Frank (1996) : «Lexicographical Aspects of Health Metaphor in Financial Text», Gellerstam *et al.* (Eds), *EURALEX '96 Proceedings I-II*, Papers submitted to the Seventh EURALEX International Congress on Lexicography, Göteborg, Sweden, Part II, Göteborg, Göteborg University Department of Swedish, pp. 789-796.
- LAKOFF, George (1992) : «Metaphor and Semantics», Bright (Ed.), *International Encyclopedia of Linguistics*, vol. 2, Oxford, Oxford University Press, pp. 417-419.
- LAKOFF, George et M. JOHNSON (1980) : *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press.
- LIEBERT, Wolf-Andreas (1994) : «Lascaux—A Hypermedia Lexicon on Metaphor Models for Scientific Imagination», Martin *et al.* (Eds), *EURALEX '94 Proceedings*, Paper read at the 6th EURALEX International Congress, Vrije Universiteit, Amsterdam, September 1994, Amsterdam, Vrije Universiteit, pp. 494-500.
- MEYER, Ingrid, ZALUSKI, V. et K. MACKINTOSH (sous presse) : «Metaphorical Internet Terms: A Conceptual and Structural Analysis», *Terminology*.
- MEYER, Ingrid, ZALUSKI, V., MACKINTOSH, K. et C. FOZ (à paraître) : «Metaphorical Internet Terms in English and French».
- NEWMARK, Peter (1973) : «An Approach to Translation», *Babel*, vol. 19, n° 1, pp. 3-19.
- NEWMARK, Peter (1981) : *Approaches to Translation*, Oxford, Pergamon Press.
- NEWMARK, Peter (1988) : *A Textbook of Translation*, New York/London, Prentice Hall.
- ORTONY, Andrew (Ed.) (1979) : *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- QUEMADA, Bernard (1978) : «Technique et langage», *Histoire des techniques*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, pp. 1146-1240.
- PAVEL, Silvia (1993) : «Neology and Praseology as Terminology-in-the-Making», Sonneveld et Loening (Eds), *Terminology: Applications in Interdisciplinary Communication*, Amsterdam/Philadelphia, Johns Benjamins, pp. 21-34.
- THAGARD, Paul (1992) : *Conceptual Revolutions*, Princeton, N.J., Princeton University Press.
- The Economist* (1997) : «The Coming Global Tongue», pp. 75-77.
- THOIRON, Philippe (1994) : «La terminologie multilingue : une aide à la maîtrise des concepts», *Meta*, 39 (4), Montréal, Presses de l'Université de Montréal, pp. 765-773.
- ZALUSKI, Victoria (1997) : *Metaphor-based Internet Terms in English and in French*. M.A. thesis, School of Translation and Interpretation, University of Ottawa, Canada.

APPROCHE CULTURELLE DE LA DÉNOMINATION EN TERMINOLOGIE

Atibakwa B. EDEMA

CELTA, Kinshasa, République Démocratique du Congo et LLACAN/CNRS, Paris, France

INTRODUCTION

«La leçon des mots, quand on les chatouille un peu, est aussi leçon d'histoire.»
(A. Rey, 1996 : 13)

Quand des missionnaires européens montrèrent au roi des Kuba (sud-est du Congo) une *motocyclette* neuve qu'ils venaient tout juste d'acquérir, «ce nouvel objet de la technologie moderne n'attira guère l'attention du roi. Ce qui le fascinait bien plus, c'était les traces laissées par les roues de la moto sur le sable [...] et il en recopia aussitôt les dessins¹»; dessins qui s'ajoutèrent aux nombreuses variétés de fresques qui faisaient déjà la réputation de ce peuple d'artistes depuis des générations.

Chez les Liko (nord-est du Congo), le *vélocipède*, ancêtre de la motocyclette (ou *bicyclette motorisée*), reçut le nom de **magú-mákwanganya**, mot à mot, «jambes quatre», ce qui peut mieux se traduire en bon français par *quadripède*.

En Centrafrique ce nouveau véhicule fut baptisé, en *sängö*, au nom de **gbâzâbândâ**, littéralement «roue(s)-caoutchouc», ou *roues en caoutchouc*.

Au Mali, la nouvelle «bête» fut nommée **nàgàsó**, *cheval de fer*, par les locuteurs bambaraphones.

En wolof (Sénégal), bien que ce soit le mot d'origine française qui désigne la bicyclette, **weló**, il existe un proverbe qui dit «acheter un *cheval en tige* en attendant d'acheter un *cheval de fer*²».

Avec ces quelques exemples, on voit comment un *même objet*, entré presque au *même moment*, a pu recevoir *différentes dénominations*.

¹ S. Curtil (1991) : *N'tchak, un pagne de fête au pays des Kuba*, Paris, Collection Kitadi, Musée Dapper.

² Nous remercions J.L. Diouf, linguiste sénégalais, de nous avoir donné cette information.

OBJET

Quand un nouveau produit entre dans un univers dans lequel il n'a pas été conçu ni fabriqué, trois possibilités au moins (cf. *infra*) peuvent se présenter pour son «baptême» :

- soit que le produit entre avec son nom d'origine, moyennant ou non une adaptation morphophonologique du nom emprunté; ainsi l'appareil *radio récepteur* a-t-il (presque) gardé son nom **ladió** en lingala, **aladiyó** en *ɔtɛtɛ́la* au Congo (Caprile et al. 1979);

- soit que le nom d'origine est «traduit» ou «adapté» dans la langue d'adoption; *avion* est «traduit» en lingala par **nɛdek** (même référent, «oiseau»); en swahili un étudiant a fait une traduction adaptée de *géométrie* par **elimu ya mistari** ou *science, discipline des lignes* (CELTA, 1974 : 23);

- soit, enfin, que les locuteurs recourent à la créativité lexicale «interne»; le cas de noms de plantes vivrières «importées» d'Amérique latine est particulièrement éloquent en Afrique³ (Edema et Epanga); **nsɔngɔ** ou **monsɔngɔ** pour *manioc* en lingala; **mpunga** pour le *paddy* en kiswahili, pour ne citer que ces quelques exemples.

Il y a une quatrième possibilité dont nous parlerons plus loin (cf. *infra* § sur *l'ancien et le nouveau du même*).

La présente communication a justement pour ambition de présenter quelques types de dénomination en terminologie, en exploitant deux processus d'évolution lexicosémantique, la **démotivation** et la **remotivation**. Nous nous baserons sur un point de vue culturel, en s'écartant le plus possible des deux premières possibilités présentées ci-haut, à savoir l'emprunt et la traduction. Cette étude n'est donc qu'un prolongement de celle qui a déjà fait l'objet de réflexion par Diki-Kidiri (1996).

En prenant appui sur des exemples de quelques langues africaines différentes, nous essayerons de voir comment, dès l'instant où le culturel, mêlé à l'expérience, entre en terminologie, s'est réalisée la dénomination dans ces langues, plus précisément comment à été appréhendé le nouveau en partant du passé. Le but ultime est de voir, parmi les différentes possibilités qui s'offrent au terminologue (emprunt, traduction), en sa qualité de porteur de double casquette, quand il veut dénommer de nouvelles notions ou de nouvelles fonctions, celle qui relève soit d'une récupération des mots vieillis, soit d'une mutation des sèmes des mots actuels.

MÉTHODOLOGIE

Dans Caprile et al. (1979), les auteurs avaient préconisé «la création lexicale spontanée en Afrique centrale par emprunt au français⁴». Découlant du projet initié par

³ En mai 1994 a été organisée une table ronde sur ce thème intéressant intitulé «Plantes, paysages et histoire en Afrique sub-saharienne»; malheureusement les actes de ce colloque n'ont par encore été publiés.

⁴ Il y a quelque chose comme une réunion des contraires dans l'intitulé même de ce projet : «création par emprunt...». Quand on crée on n'emprunte pas, on invente.

l'ACCT sur les «lexiques thématiques de l'Afrique centrale», ces travaux se sont consacrés à «l'adaptation lexicale des langues africaines à certaines réalités de l'évolution, aux conséquences de nouvelles fonctions assumées par les langues africaines, aux problèmes de traduction des mots étrangers sur le plan technologique» (Caprile, 1979 : 9).

Des lexiques ont été ainsi publiés par la suite, en tenant compte cette fois de la création lexicale «interne» et de la néologie. Certaines propositions de traduction, d'adaptation, de création interne et de néologie lexicale étaient plus ou moins heureuses. Dans l'ensemble, ces travaux ont été faits sans méthode précise ou alors en faisant de l'emprunt, de la traduction ou de l'adaptation des principes de travail. Ainsi, en swahili par exemple, dans le domaine des *activités économiques et sociales*, l'item proposé pour dénommer la notion de *commerce extérieur* a été traduit mot à mot en **biashara ya inje** (*commerce de l'extérieur*). Une traduction comme **biashara na ugeni** (*commerce avec l'étranger*) eut été plus appropriée.

La présente analyse se propose, elle, d'explorer non pas seulement la spécification lexico-sémantique autour d'un champ lexical que peuvent exploiter les langues de spécialité (médecine, linguistique, informatique, sport, art...) mais de puiser dans les **réserves linguistiques, culturelles, socio-sémantiques et historiques que les locuteurs (ou la langue) gardent en mémoire**.

En effet, l'exercice auquel s'étaient livré des étudiants de Lubumbashi en traduisant dans des langues locales des notions apparemment éloignées des besoins immédiats des populations congolaises, comme la *physique nucléaire*, le *marxisme* et l'*existentialisme*, etc. (CELTA, 1975 : 23-62) ou l'ensemble de traductions en wolof dans plusieurs domaines scientifiques proposées par Diop (1975 : 154-233) débordent largement du linguistique dont il relève d'abord comme fait du langage.

Cet exercice gagne à être approfondi.

C'est pourquoi depuis Lyon (Diki-Kidiri et al. 1997), nous avons voulu nous éloigner le plus possible de l'emprunt et de la traduction pure et simple, en recourant à ce que nous appelons maintenant «démarche culturelle de la dénomination».

Sans les écarter *a priori*, notre démarche nous semble différente de la **polysémisation** pure et simple, sinon elle serait simplement **synchronique**, ou de la **paronymie** qui font naître les mots dans un même champ lexico-sémantique, sinon elle serait de la **dérivation** uniquement.

En effet, les exemples polysémiques recourant au même signifiant (par métonymie) du type du lingala **mbúla** signifiant à la fois *pluie* et *an, année* ou en liko **syángásu** signifiant *saison sèche* et *an, année* ne nous semblent pas très opératoires ici, parce qu'ils concernent une évolution d'origine interne de la langue. En second lieu, on ne devrait donc recourir à la dérivation que si elle s'accompagne des recherches philologiques.

La préférence méthodologique est donc la suivante :

1° **motivation philologique**, ce qui pose certes un problème de taille, celui des sources dans les sociétés à tradition orale comme les nôtres;

- 2° **métaphorisation**; langage, à coup sûr, motivé;
- 3° **motivation morpholexicale** (dérivation et composition).

DÉMARCHE CULTURELLE

Au delà des propositions plus ou moins heureuses qui ont été faites pour faire appréhender la notion d'informatique à un utilisateur lambda dans sa langue maternelle (Diki-Kidiri et al. 1997), il s'est dégagé peu à peu une démarche que nous disons culturelle et que nous ne pouvons mieux faire comprendre qu'au travers des exemples tirés de langues africaines, en recourant, le cas échéant, au français.

Mais, auparavant, posons d'abord le principe central de la démarche; il s'énonce comme suit : **la reconceptualisation opératoire de l'objet à dénommer compte plus que la dénomination elle-même**, c'est-à-dire plus que le nom qu'on lui attribue. En fait, la reconceptualisation de l'objet, **aidée ou guidée par une culture interne, précède la dénomination**.

Une autre condition de la démarche culturelle est qu'ici l'objet doit être, à l'origine, **extérieur** à la culture du peuple qui l'adopte et qui prouve sa domestication en le dénommant par le recours à sa propre culture. Dans ce cas, la culture est le principal instrument d'appropriation du concept ou de l'objet, la langue ne faisant que l'actualiser.

Tout cela se traduirait par l'attitude suivante : **si j'ai bien compris (saisi) le fonctionnement de cet objet, nouveau pour moi, si j'ai bien redessiné (déconstruit) le référent, si je l'ai bien concrétisé dans mon esprit, en me servant de ce que je possède (= culture), ce nouvel objet que je vois aspire à être dénommé comme tel**. Certes, il ne s'agit pas d'une déconstruction **complète** de l'objet mais de ses **parties essentielles** (en l'occurrence, seule la déconstruction du vélo par les locuteurs bambaraphones nous semble complète).

Pour que le choix dénommatif proposé ait des chances d'être facilement compris et surtout soit adopté, il faut donc que le signifiant soit adapté aux réalités culturelles du locuteur. Cela exige des connaissances précises sur les modes d'appréhension et de représentation de différentes cultures, de l'histoire du peuple et de la langue dans sa profondeur de temps.

D'où l'intérêt de partir de l'intérieur de la langue, de son bagage socioculturel ou plus précisément des bases culturelles de la reconceptualisation (récognition) des objets oubliés en vue de les intégrer dans le schéma des objets actuels. Ce qui impliquerait, par exemple, une résurrection de la technologie ancienne (endogène) même si elle ne s'accorde pas totalement avec une technologie importée, toutes choses n'étant pas toujours égales par ailleurs.

Par sa conception, il s'agit d'une démarche associant à la fois le linguistique, les données culturelles et historiques de chaque peuple. En effet, un locuteur sahélien aura une autre conception d'un objet qu'un locuteur de l'Afrique centrale devant le même objet. Nous l'avons vu avec l'exemple de *vélo* ci-dessus.

Dans l'esprit de notre démarche, la dénomination par remotivation / démotivation devrait donc se faire principalement par **la réactivation des mots déjà formés mais dont l'usage a été oublié**; en second lieu par **métaphorisation des objets culturels de conception interne**; en troisième lieu par la dérivation et la composition.

Ainsi les lexies du lingála telles que, **nganga** *guérisseur traditionnel, féticheur, devin* et **mónganga** *médecin formé à l'école européenne*, apparaissent comme des vestiges, par démotivation et remotivation, du mot reconstruit **monganga** dont le sens initial serait *initié*.

La discussion à caractère historique concernant les tons des préfixes nominaux de la classe 1 en lingála ne sera pas approfondie ici. Les habitués de langues à tons auront cependant remarqué la différence tonale entre la lexie actuelle **mónganga** et celle que nous avons reconstruite **monganga**. Sauf dans de rares cas, d'ailleurs de création récente, les préfixes nominaux de la classe 1 sont de tons bas en lingála, tout comme en proto-bantu d'ailleurs. On peut seulement regretter que le proto-bantu soit plus reconstruit morphologiquement et très peu sémantiquement. On pourrait en effet aboutir à ce que nous avons appelé «parasynonymie horizontale» c'est-à-dire «phénomène de "réflexe lexical" dans deux langues d'une même famille» (Edema et Nduku 1993 : 355-372). Ainsi entre le lingála et le lilikó, en partant des recherches onomasiologiques uniquement, on ne saurait trouver un même étymon pour *cheveux* car pour le lingála c'est **súki** et pour le lilikó c'est **túkátu**. Seules des recherches sémasiologiques devraient rapprocher ces deux langues car en lilikó **sóki** désigne les poils du pubis. De même, entre le swahili et le lingála, si on recherchait un mot commun pour *sein* (ou lait) on aurait **mabele** pour le lingála et **maziwa** pour le kiswahili. Mais en faisant appel à un vaste champ à la fois sémantique et cognitif on découvrira que **mbele** du kiswahili, *avant, devant*, se rapproche de **mabéle** du lingála, sachant par ailleurs que certaines parties du corps font office de prépositions ou de directionnels dans certaines langues africaines. La ressemblance morphologique fortuite est donc à écarter au profit d'une origine commune.

Le concours du comparatisme et de la grammaire historique sera donc d'un grand apport dans la dénomination. Par exemple, les affixes en bantu n'ont pas encore bénéficié d'une attention aussi minutieuse qu'ils le méritent. À l'instar de l'étude sur les adverbes en *-ment* en français, une étude faite par Kamba (1981) sur les morphèmes de négation dans certaines langues bantu donne pourtant une indication pour approfondir la mémoire des mots. En effet, selon Kamba les morphèmes *-ta-*, *-me-*, *-to-* indiquant respectivement le futur, le perfectif et la négation en swahili viendraient des verbes **kutaka** *vouloir*, **kumaliza** *terminer* et **kutoa**, *trahir*. À l'exception du dernier, les autres verbes sont tous des auxiliaires.

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU DU MÊME

En fait, à part les trois possibilités que nous avons présentées *supra* (emprunt, traduction et création interne) qu'arrive-t-il quand une réalité, apparemment importée, n'est pas si nouvelle que cela ?

Quand on ouvre un dictionnaire actuel du lingála, dans la partie lingála-français, à l'article **nganga** (**nkísi**), on lit les définitions suivantes : *devin, médium, féticheur* avec

ce commentaire : «supposé guérir au moyen d'incantation». Par contre, dans la partie français-lingala, à l'article *médecin*, c'est le mot **mónganga** qui lui correspond. Il faut noter que l'auteur ne mentionne aucun renvoi à l'une ou l'autre lexie (genre «dérive de») pourtant morphologiquement si proches.

Quelle explication donner à cette lacune ?

En fait quand on lit l'histoire on remarquera que dans un premier temps (époque pré-coloniale) quatre spécialités : **pharmacopée, médecine, divination, prêtrise** étaient concentrées aux mains d'une même personne appelée **nganga-nkísi**. Puis dans un second temps, à l'époque coloniale, il s'est produit un dédoublement de la fonction par l'apparition des prêtres européens, qui sont des anti-féticheurs, ou plus précisément qui ne sont pas des médecins. Ce dédoublement a conduit à :

- 1° la création lexicale de **nganga-nzámbe** (= médecin de Dieu) par opposition à **nganga-nkísi**;
- 2° la polysémie du mot **sángó**, *père*, jusqu'à la perte de son sens de *père géniteur* pour ne désigner plus que le *prêtre* (affilié à *père*);
- 3° la paronymie (parasynonymique) de **mónganga** (création récente);
- 4° l'opposition **mónganga** vs **nganga (nkísi)**, tous deux, à n'en pas douter, médecins, même si le deuxième y ajoute des qualifications que le premier n'a pas.

En réalité, ce qui est en cause dans cette opposition, c'est la **médecine moderne** face à la **médecine traditionnelle**, le **prêtre** face au **guérisseur**, le **nouveau** face au **moderne**, le **passé** face au **présent**, le **modernisme** face à la **tradition**, la religion **catholique** face à ce qu'on appelle l'**animisme**.

Un autre exemple : quand on consulte un vieux dictionnaire du lingala comme celui de Courbon, publié en 1908, dans la partie lexicale, le verbe *écrire* est rendu par l'équivalent lingala **kusona**. On ne sait pas depuis quand **kokoma** est venu se substituer à **kusona** et ce qu'il signifiait avant, ce qui serait très important.

Pour *lire*, c'est le verbe **kutunga** qui est mentionné alors qu'actuellement c'est **kotángá**, qui signifie par ailleurs *compter*, qui est maintenant employé.

Chez les Liko par contre, *écrire* a été emprunté du swahili **kuandika**. Pour *calligraphier*, «écrire avec soin», ils se sont servis de leur arsenal linguistique propre, en utilisant le verbe **kóíng**, qui signifiait se maquiller⁵ à l'aide d'un stylet. Ce genre de maquillage, jugé rétrograde, a été totalement abandonné. Il a été repris pour dénommer une opération, pour nouvelle qu'elle soit, ne faisait pas moins appel à une pratique ancienne.

LA DÉNOMINATION

Mais avant de dénommer, quels sont les préalables de l'opération ?

La dénomination se fait après l'opération déconstruction-reconstruction, opération que Diki-Kidiki nomme «reconceptualisation» (ici même).

⁵ On notera au passage la démotivation entre «maquiller» et «se maquiller» en français.

En verbalisant de nouveaux objets, réels ou épistémologiques, l'homme élargit ses horizons cognitifs et, de ce fait, son vocabulaire dont le volume suit la courbe de ses découvertes. Tout nouvel objet découvert ou conçu doit se «vêtir» d'un signifiant, qu'il faut créer dans un premier temps. Plus tard, soit par analogie, soit plutôt parce que le mot recèle encore des parcelles sémantiques inexploitées, un même signifiant endossera plus d'un signifié, ce qui explique la polysémie. Le mot, tel une fleur, dévoilera, au fil du temps et des occasions, ses divers pétales sémantiques, ceux-ci pouvant se perdre dans la profondeur des temps. Seul l'étymologiste peut ressusciter les mots ou les sens perdus, à l'exemple de «ordinateur» ci-dessus (Marcellesi, 1979) où le terminologue modifie ceux qui sont actuels (cf. par exemple le vocabulaire de l'informatique, *fichier*, *lecteur*, *serveur*, etc.). La langue s'enrichit ainsi au fur et à mesure que les besoins expressifs des locuteurs s'élargissent et que de nouveaux objets entrent dans leur univers.

Qu'est-ce alors que la dénomination ?

De façon générale, la dénomination concerne trois domaines spécifiques : la philosophie, la génétique et la **linguistique**.

Dans *Encyclopédie philosophique universelle*⁶ la «dénomination» est définie comme un «acte par lequel on donne un nom à quelque chose»; c'est aussi le «résultat de cet acte, c'est-à-dire nom donné à quelque chose. Comme relation, la dénomination va de la chose au nom ; elle est donc l'inverse de la dénotation».

De façon générale, la dénomination n'est qu'une application de l'onomastique sur les objets plus ou moins matériels. Elle est donc liée à une des fonctions du langage qui est de nommer les choses du monde, après les avoir identifiées, c'est-à-dire distinguées de celles déjà connues, bref après les avoir reconceptualisées. La dénomination relève donc du cognitif. Foucault (1990) la nomme *mathesis* c'est-à-dire la «science de la mesure et de l'ordre», par le principe de «l'identité et de la différence» entre les choses.

En linguistique la dénomination se définit comme le «processus par lequel les mots (qui malgré l'étymologie, ne sont pas toujours des noms) sont affectés aux référents. Par extension, *dénomination* s'applique parfois au mot lui-même dans la mesure où il vise le référent» (Arrivé et al. 1986 : 213).

Échappant au principe de l'arbitraire, établi par Saussure, la dénomination rend nécessaire le signe linguistique, selon l'affinement du principe apporté par Benveniste (1966 : 49-55). Cette correction, rend complexe le signe linguistique puisqu'elle introduit une troisième dimension comme nous le démontre Diki-Kidiri ici même. De par son fonctionnement, le signe dénominateur, efface donc plus ou moins «l'arbitraire du signe» puisqu'il n'est plus «gratuit».

Considéré de ce point de vue, le signe linguistique n'est plus biface, tout au moins dans les relations dénominatives.

Cependant si «la dénomination des objets paraît à première vue une tâche simple se prêtant à une description simple», en imaginant «que dénommer un objet consisterait

⁶ Paris, PUF, Tome 1 *Les notions philosophiques*, 1990, pp. 591-592.

d'abord à le reconnaître, puis à lui trouver un nom» (Morton, 1984 : 19), «en linguistique, la dénomination est un concept aux contours mal délimités dont l'extension varie considérablement selon les théories et les auteurs. Les définitions "larges" la présentent comme la relation qui unit une expression linguistique à une entité extra-linguistique; les définitions "moyennes" l'assimilent au rapport qui s'établit entre unité codée, item lexical en tête, et son référent; les définitions "restreintes", enfin, la limitent au lien désignationnel entre la catégorie grammaticale nominale, dans laquelle on privilégie le substantif, et la classe ou catégorie référentielle correspondante» (Kleiber, 1984 : 77). Ce qui aboutit, conclut, Kleiber, à la «circularité» entre «nom» et «dénomination», entre le résultat et l'acte.

Aussi, pour éviter les divergences de ces différents types de définitions, retient-on souvent le «caractère nécessairement **motivé** ou non du nom attribué» (par ses qualités ou par sa fonction). Définie en linguistique comme «relation d'un signe entre sa forme et son contenu», la **motivation** est en effet, la base de la dénomination (par dérivation et par la composition) parce qu'elle permet la créativité lexicale (Guilbert, 1975).

La motivation est donc liée à la **compétence** et à la **conscience linguistiques** du locuteur. Elle sous-entend de la part de ce dernier aussi bien l'**étymologie** que la **grammaire** et plus précisément la **morphologie lexicale**. La motivation permet ainsi au locuteur natif de produire et naturellement de reconnaître des dérivés à partir d'un radical et au locuteur non natif de comprendre et, éventuellement, de produire une lexie nouvelle aussi complexe soit-elle, en partant des affixes dérivationnels, dès lors qu'il en connaît la valeur des éléments constitutifs. Entendue ainsi, cette motivation peut-être dite **morpholexicale**.

Cependant, il est important de souligner qu'en synchronie, des mots morpholexicale^{ment} dérivés peuvent ne plus avoir de liens de motivation du tout (par exemple entre «avenue» et «venir», entre «chanter» et «déchanter»). **Seul un effet de sens particulier**, voulu par exemple par le terminologue, peut ressusciter ce lien de motivation.

C'est en perdant ce lien de motivation que naît la démotivation d'une lexie; c'est en redonnant ce lien que nous aboutissons à la remotivation.

LA MOTIVATION CULTURELLE

Mais aussi «productive» qu'elle puisse paraître du point de vue structurel, la motivation morpholexicale ne peut être privilégiée dans notre démarche si elle n'intègre pas la saisie de la réalité socioculturelle dont la prise en compte permettra une meilleure adoption par la société impliquée.

Une autre motivation, non structurelle elle, peut donc être associée à la motivation morpholexicale. Elle serait définie comme l'ensemble des mémoires individuelles et de la mémoire sociale contenue dans un environnement dans lequel elle est entretenue. Seule cette motivation détermine le choix des symboles entrant dans la motivation. En somme, il s'agit d'une **motivation culturelle**, ce qui constitue une deuxième dimension de la mémoire des mots, puisqu'il se pose le problème de la **manière** dont cette mémoire est entretenue. En effet, la mémoire des mots fait appel à la fois au **contenu** (sens) et aux

contenants (mots, référents) **connus des locuteurs**. Il y a donc un autre problème qui se pose au terminologue, celui d'**espace** et de **support** (objets). Car il y a souvent un risque d'oubli des mots si les objets disparaissent.

Pour comprendre cette problématique rappelons l'origine du terme *ordinateur* racontée par Marcellesi (1979 : 176-177) : «en France, l'apparition des ordinateurs de première génération posa des problèmes de terminologie. Trois solutions étaient possibles : ou conserver l'un des deux termes anglo-américains; ou employer le terme *calculateur*, traduction de *computer* et employé jusque-là en mécanographie; ou créer un néologisme. C'est IBM FRANCE qui, en 1954, se saisit de ce problème. Elle ne voulait pas employer *calculateur* qui n'exprimait pas bien la révolution technique et la polyvalence des emplois de la machine. L'expression "*Machine électroniques à données processionnelles*"⁷ fut envisagée un moment, mais rapidement abandonnée. IBM FRANCE s'adressa alors à M. Jacques PERRET, professeur à la Faculté de Paris, qui proposa le terme ORDINATEUR, repris de l'expression théologique, "*Dieu, Grand ordinateur du monde*", expression dans laquelle "ordinateur" désigne Dieu comme celui qui met de l'ordre dans le monde selon un plan».

Ce qui est important de souligner ici, c'est que «ce terme désignait au XV^e siècle le prélat qui était chargé de calculer, selon un calendrier lunaire, la date annuelle de la fête de Pâques par rapport à laquelle toutes les célébrations du cycle liturgique devaient être ordonnancées. Cette fonction n'étant plus du tout pratiquée, le mot "ordinateur" [est] tombé en désuétude» (Diki-Kidiri et al. 1997 : 96).

De même «lorsqu'on a voulu traduire en français *software* et *hardware*, une quinzaine de paires de termes ont été proposées à l'Office de la langue française (OLF) dont *mentaille* / *quincaille*. Aucune d'elles n'avait été retenue. Mais leur étude a permis d'explicitier et d'affiner les critères d'acceptabilité dont la prise en compte a permis de trouver le couple *logiciel* / *matériel* qui sera consacré depuis lors» (Diki-Kidiri, 1997: 96-97).

Bien que certaines des propositions relevaient bien de la motivation morpholexicale interne à la langue française, par dérivation ou par composition, elles ont été écartées au profit d'une unité lexicale qui retourne aux sources culturelles, donc au passé.

Notre motivation sera ainsi plus socioculturelle contenant la dimension historique.

Nous définirons alors la **démotivation**, comme une **neutralisation du déjà connu**; tandis que la **remotivation** sera entendue comme une **réactivation du déjà oublié**; toutes deux manifestent de l'évolution de la langue et permettent de verbaliser les nouveaux objets (matériels ou épistémologiques).

L'une et l'autre recourent à ce que Pepermans (1991 : 21) appelle la «charge sémantique» qu'il définit comme «la possibilité virtuelle pour une unité lexicale d'acquérir un quantum de sémantacité», «c'est-à-dire plus de sens» et la «charge notionnelle» entendue comme «la possibilité virtuelle pour une unité lexicale d'acquérir un quantum de

⁷ Rappelons que cette expression n'est qu'une traduction de l'américain : *Electronic Data Processing Machine* avant qu'il n'opte pour *Computer*.

notionalité», «c'est-à-dire tendre vers une seule notion». La «charge sémantique» et le «quantum de notionalité» faisant passer le terme au mot ou le mot au terme, offrent ainsi au terminologue la possibilité «d'étudier, d'un point de vue étymologique ou diachronique, le passage d'une unité lexicale de la langue courante à la langue spécialisée ou, inversement, de la langue spécialisée à la langue courante» Pepermans (1991 : 22). Et en l'occurrence de passer de la langue vieillie (morte) à la langue vivante.

QUELQUES EXEMPLES DE DÉNOMINATION CULTURELLE

Ainsi, quand il a fallu trouver un mot pour *dictionnaire* en bangala (langue véhiculaire du nord est du Congo), nous aurions pu «emprunter» la construction du lingala, **maloba ma lokóta**, littéralement les «mots de la langue» proposé par Everbroek⁸, ce qui n'est rien de moins qu'une adaptation des mots *vocabulaire* ou *lexique*. Aidé d'un des locuteurs le plus âgé dans son récit de vie, nous lui avons préféré le terme **ḡagó**.

En effet, selon cet informateur, **ḡagó** remplissait trois fonctions :

1° de par son âge ce *vieillard* était un *sage*, au jugement *impartial*; il pouvait donc régler les *litiges* entre les joueurs en cas de dispute;

2° on lui confiait aussi la *garde des enfants* pendant que les personnes valides étaient dans les travaux des champs;

3° c'est chez lui qu'on construisait le grenier⁹ dans lequel on *gardait les semences* (symbole de survie et de conservation) pour la saison agricole suivante;

4° par la suite **ḡagó**, perdant son trait +humain, a fini par désigner, par métaphore, le *grenier* dans lequel on gardait les semences.

N'étant plus d'usage, parce que remplacé par l'emprunt au français «conseiller», dans un des ses sens, nous l'avons ressuscité par «remotivation» pour dénommer l'objet dictionnaire.

Qu'est-ce, au fait, qu'un dictionnaire ? Dans Edema (1994 : 14), pour justifier ce choix de **ḡagó**, nous nous en expliquions ainsi :

«Instrument éminemment didactique, le dictionnaire a la prétention d'être l'outil le plus complet d'une langue puisque, au delà de son aspect purement linguistique, c'est toute la personnalité — culturelle, sociale, politique, scientifique, technique — d'un peuple qu'il reflète à travers elle. Il nous a paru que les sens différents du mot bangála, **ḡagó**, (**dépositaire**, **conseiller**, **grenier**) conviendrait à la définition que nous entendons du dictionnaire, dans la mesure où il nous semble parfaitement remplir ce triple rôle : oui le dictionnaire est bien le *dépositaire* du génie de la langue, parce qu'il est censé contenir toutes les unités lexicales de celle-ci; en tant que *conseiller* il permet de réconcilier les locuteurs en conflit avec la norme de la langue si tant est que cette norme existe; en tant que *grenier*, "étage supérieure" de la description linguistique, il conserve la langue dans tous ses mécanismes à l'abri des assauts du temps, c'est-à-dire à l'usure de la mémoire».

⁸ *Dictionnaire lingála-français, français-lingála; maloba ma lokóta lingála*, Kinshasa-Limete, Éditions de l'Épiphanie, 1985, 358 p.

⁹ Et de fait, le grenier ne conserve-t-il pas notre histoire ?

Un savant africain n'a-t-il pas dit que chaque fois qu'un vieillard meurt c'est une bibliothèque qui brûle ?

C'est en recourant aux lexies offrant une telle densité qu'on peut mieux dénommer, nous semble-t-il, car la démarche ne fait que reconstruire le schéma dont dispose déjà la langue, face au nouveau, pour appréhender l'inconnu, en s'appuyant sur le connu.

Revenons encore aux différentes dénominations du vélo présentées *supra*.

Chez les Kuba, seul *l'effet* a d'abord compté. Peuple d'artistes, ayant déjà une *longue expérience* des fresques, leur intérêt le plus immédiat s'est focalisé beaucoup plus sur *l'empreinte* de l'objet que sur son *identité*. Leur *passé artistique* qui constitue leur quotidien a pesé plus que l'utilité de l'objet.

Chez les Liko, c'est *l'attribut* que confère ce moyen de locomotion qui a présidé à la nomination de l'objet. En acquérant *deux jambes supplémentaires*, l'homme (re)devient *quadrupède*¹⁰ et par métonymie (transfert ou translation) c'est l'objet même qui se nomme «quatre-pieds». Il est inutile de souligner que ni l'homme, ni le vélo, séparé l'un de l'autre, n'ont quatre jambes.

Étymologiquement, qu'est-ce, en fait, qu'un «vélocipède», sinon «des pieds-rapides» ou «deux-pieds-qui-vont-vite» ? Et plus on a des «jambes», plus on va vite.

Chez les Centrafricains, c'est la *matière* d'une des composantes principales de l'objet qui a retenu le plus l'attention, suite à une des *conséquences les plus marquantes de la colonisation*. Ce n'est pas la réunion des «deux roues en caoutchouc» qui en font un vélo. Mais sans le caoutchouc le vélo ne saurait aller *vélocement*. Il n'est donc pas un élément accessoire.

Au Mali le vélo est vu comme une *autre série* de cheval ou plus exactement comme une *variation d'un moyen de transport apparenté au cheval*. En effet, le «cheval de fer» n'est pas un cheval mais une spécification d'un moyen de transport ressemblant, à grands traits, au cheval. Seuls les traits qui établissent cette relation d'assimilation de ce qu'ils ont en commun les font coïncider. Ces traits sont les suivants :

- moyen de transport, comme le cheval;
- qui va aussi vite que le cheval;
- sur lequel l'homme se pose en califourchon, comme sur le cheval, en plus sur la même selle;
- en posant ses pieds sur des pédales, comme sur les étriers de l'harnais du cheval;
- le vélo a un guidon (motivation morpholexicale à partir du verbe «guider») qu'on manie comme les rênes du harnais¹¹.

¹⁰ Non pas qu'il retourne à l'enfance en marchant à quatre pattes, comme le veut la devinette.

¹¹ Il n'est pas inutile de rappeler que *rêne* était «en concurrence avec *guide* [qui a donné *guidon*] pour les chevaux attelés» (Cf. *Le Robert Dictionnaire historique de la langue française*).

Et ce n'est pas la différence de nombre de pieds (deux pour le vélo et quatre pour le cheval) qui empêchera d'assimiler l'un à l'autre, l'essentiel étant que la majorité de traits «s'enchâssent» du point de vue «reconceptuel».

À présent, mettons-nous dans les dispositions d'un locuteur lilikophone qui voit pour la première fois de sa vie un train. Après s'être fait expliquer son fonctionnement, il s'inquiète de savoir comment *ce long tas de ferraille* peut se retourner ou faire marche arrière, comme une voiture ou un camion le font facilement. Le «connaisseur» lui apprend qu'il n'a pas besoin de la même manoeuvre : il a deux «têtes», une à chaque bout; il suffit que le conducteur se mette à l'une d'elles pour le faire marcher dans un sens ou dans un autre. Faisant appel à ses connaissances, le locuteur lilikophone s'exclame : mais c'est un **mambélé-ma-suka** !

Mambélé-ma-suka, en langue liko, désigne tout simplement l'**amphisbène**, curieux reptile que le folklore de tous les pays a toujours défini comme un serpent «à deux têtes qui peut aller dans les deux directions». Non ce n'est pas un serpent et il n'a pas deux têtes. En fait on ne distingue pas, chez l'amphisbène, la queue de la tête. Et c'est vrai que ce reptile se déplace «tantôt en avant, tantôt en arrière, avec la même facilité» (Jared et al. 1977 : 38). «La taxonomie moderne les range dans un sous-ordre, séparé des squamates ou reptiles pourvus d'écailles, dénommé *Amphisbaenia*» (Jared et al. 1977 : 38).

L'amphisbène est dit **ikirumirhabiri** en kinyarwanda, «celui-qui-mord-de-deux-côtés¹²», parce qu'il a «deux têtes».

Quels sont les traits «objectifs» qui unissent le train et cette espèce de serpent dans ce cas-ci ? :

- ils sont tous les deux longiformes;
- quand il roule, le train paraît de loin souple et donc malléable, comme le serpent;
- ils empruntent facilement les courbes;
- le train glisse (rampe) comme le reptile qu'est le serpent;
- si le train a (souvent) une locomotive à chaque bout, le **mambélé-ma-suka** a une tête à chaque bout; c'est pourquoi on ne distingue pas la queue de la tête.

Si le terme du kinyarwanda est analysable, **i-ki-rum-ir-ha-biri**, *grosso modo* *qui-mord-deux*, on ne peut émettre que des hypothèses sur le terme du liliko, en recourant aux langues de la même famille comme le lingala et le kiswahili, ou à ce que les bantuistes appellent «bantu commun» (ensemble du fonds lexical reconstruit). On pourrait alors expliquer que dans «mambele» il y a *mbili* du kiswahili qui signifie *deux*. À moins que ce ne soit du proto-bantu **bele* signifiant *avant, devant* et que «suká» s'apparente à **súka** du lingala signifiant *bout, fin*. Le composé signifierait «celui qui a deux bouts identiques» ou «celui qui a une tête par devant et une tête par derrière».

¹² Par métaphore, **ikirumirhabiri** désigne aussi un homme politique qui «mange à tous les râteliers». Au Congo-Kinshasa ce genre d'homme «perfide» est appelé «mouche» parce qu'avec ses six pattes, tout en se maintenant sur deux pattes du milieu, elle peut applaudir des pattes de devant tout comme de celles de derrière, sans que ceux qui la voient d'un côté ne se doutent de ce qu'elle fait de l'autre.

Quant à l'image du serpent que contient l'amphisbène, on peut se demander comment un symbole aussi répulsif pourrait être accepté par la société. «Heureusement», si l'on ose dire, il existe des «précédents» lexicaux impliquant le serpent et les autres moyens de transport au Congo Démocratique. Ainsi un avion de marque DC (Douglass Company) de type DC 8 était-il surnommé au Congo *serpent de l'air* puisque par son long fuselage il rappelle le serpent. De même un long camion de marque *Nissan* a-t-il reçu la dénomination de *serpent de route*. Dans un autre registre, un général de l'armée avait aussi reçu un sobriquet de *serpent de rail* tout simplement parce que, pour éviter les mines antichars posées par les rebelles sur les routes, ce rusé général les avait fait emprunter la voir ferrée... Le *serpent* comme train ne viendrait que compléter la série.

En conclusion de ces quelques exemples, nous terminerons par ce que la philosophie scolastique disait de la dénomination. Selon elle, la dénomination ne peut se faire que «par l'intermédiaire de la détermination d'une des propriétés» de l'objet en question. Aussi faut-il distinguer la **dénomination intrinsèque**, celle qui se conçoit de l'**intérieur**, dans la substance même, de la **dénomination extrinsèque**, celle qui prend sa source de l'**extérieur**, dans quelque chose qui n'est pas dans la substance de l'objet. C'est peut-être dans la dénomination extrinsèque que l'arbitraire du signe se conçoit mieux, parce qu'ici la «nomination» d'un objet (première dénomination, en tant que début du vocabulaire) n'est pas infuse ni mêlée à la substance (aucune association entre les mot *chaise* (français), *kiti* (en swahili), *fulikí* (liliko) et l'objet «chaise»). Elle est véritablement «arbitraire», ce que la dénomination, vue du point de vue culturel, n'est pas, ou du moins, ne devrait pas être. Et de fait, **dénommer** n'est-ce pas **intensifier** et **insister sur la nomination d'un objet** ?

En comparant les différents exemples en langues africaines on pourrait proposer comme première définition de la dénomination, vue par notre approche, en parodiant une définition célèbre de Jean Rostand de la «culture», comme étant «ce qui reste après avoir tout comparé». Ce sont les comparaisons qui sont les plus proches de la culture d'un peuple qu'il faudrait privilégier avant de recourir à la dérivation, à la composition, et en dernier lieu seulement, à la «solution la plus paresseuse» qu'est l'emprunt comme dit A. Rey.

Cependant, l'emprunt peut se remotiver ou se démotiver par rapport au sens d'origine. Dans ces conditions, il peut s'avérer fort instructif pour notre démarche. Il ne s'agit donc pas de rejeter tous les emprunts en bloc. En faisant un tri dans les mots empruntés, on se rendra compte qu'il y en a qui ont changé de référent.

En lingala par exemple, la lexie **zábulu**, issu du latin ecclésiastique *diabulus*, désigne certes le *diable* et a pour synonyme un autre mot emprunté au latin toujours **sátana** pour le même référent, mais la seconde lexie a tendance à supplanter la première pour désigner le «diable». Pourquoi ? Tout simplement parce que la première lexie signifie aussi *pellicule, négatif de photo*, sens que la seconde n'a pas.

Mais l'emprunt le plus proche sera toujours préférable. Ainsi en liliko, de trois signifiants concurrents désignant le *vélocipède* : **veló** (français), **kinga** (swahili) et **magu-mákwanganya**, le premier devrait-il être écarté au profit du deuxième si le troisième n'existait pas.

CONCLUSION

Quelle est la réaction de l'homme devant un objet nouveau ? Telle était la question à laquelle nous avons tenté de répondre à travers ces quelques lignes.

Cet exposé visait à explorer la voie la plus proche par laquelle passe le locuteur, quand il veut ignorer la traduction et l'emprunt, ce dernier n'étant qu'un pis aller en terminologie, mais aussi les possibilités qui s'offrent au linguiste s'il veut dénommer les nouvelles notions ou les nouvelles fonctions dans une langue quelconque. En effet, même si les langues se débrouillent toutes seules, le terminologue doit lui donner un coup de pouce. Cet exercice ne se limite donc plus au niveau des mots (par métaphores, dérivation), mais recourt aussi aux symboles des objets culturels. Ce qui rend la dénomination moins arbitraire que tout autre signe linguistique. Du coup elle ne se réalise qu'après l'opération déconstruction-reconstruction de l'objet nouvellement entré dans l'univers (ou dans sa culture) du locuteur. C'est cet acte que M. Diki-Kidiri (ici même) appelle «reconceptualisation».

En puisant dans ce que la langue et l'expérience ont déjà montré, nous voulons dire par là ce que la culture et les réserves morpholexicales d'une langue ont déjà donné comme illustrations, le terminologue paraît ne rien inventer, sinon emprunter un chemin déjà tracé. Dès lors la mémoire des mots dont nous traitons ici résiderait-elle dans le sens étymologique du mot composé *déjà* qui indique «un moment du présent ou du passé» ou «qu'une information appelée était connue mais oubliée» (Cf. *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*) ?

La démotivation et la remotivation ne seraient-elles alors qu'un exercice de réminiscence ? C'est bien possible, car s'il faut en croire Barthes (1970 : 198), en matière de créativité lexicale «tout existe déjà, il faut seulement le retrouver : c'est une notion plus "extractive" que "créative"».

Comment définir alors la «mémoire des mots» ? Vogue-t-elle entre synchronie et diachronie ? La question est de savoir si la dénomination ne fait qu'extraire soit dans le réservoir de ressources sémantiques des mots existants, soit dans les structures linguistiques ou soit dans le culturel ou dans les trois à la fois.

La réponse peut être proposée comme suit : c'est ce qui préside à la sélection des traits aussi bien linguistiques que socioculturels qui détermine la dénomination. Oui la mémoire des mots réside bien dans le **déjà**, dans le **passé** et le **présent** : **passé de la culture et présent de la connaissance**, entre étymologie et créativité lexicale. La métallurgie traditionnelle du fer par exemple, bien que sa technique ait été oubliée, a laissé, chez les Liko, le mot **áfumá**, *scorie, gangue*, pour désigner les pièces de monnaie, là où le kiswahili a recouru à une motivation morpholexicale, **kichele** (du verbe *kuchelewa rester invendu, ne pas trouver preneur*; «coiffer la Sainte Catherine» pour une jeune fille); de même la table d'opération est-elle nommée **mundagi** chez les Liko toujours, lequel désignait le tronc de bananier sur lequel opérait le «cironciseur» traditionnel...

En recourant aux objets non courants du passé, nous avons donc affaire à une double mémoire : celle des mots et celle des techniques, celle des structures linguistiques

et celle de l'histoire, car, ne l'oublions pas, même «les mots les plus frustes vivent secrètement : leur passé vibre en eux. Qu'on les éveille et les dérange, on s'aperçoit que le passé de la langue est plus inattendu que son présent, trop souvent tissé de répétition et d'amnésie» (Rey, 1996 : 12). La mémoire des mots est alors une paléontologie.

RÉFÉRENCES

- ADDA, R. et al. (1979) : *Néologie et lexicologie. Hommage à Louis Guilbert*, Paris, Larousse, 224 p.
- ARRIVE, M., GADET, F. et M. GALMICHE (1986) : *La grammaire d'aujourd'hui. Guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion, 720 p.
- BARTHES, R. (1970) : «L'ancienne rhétorique : aide-mémoire», *Communications* 16, Paris, Écoles des Hautes Études en Sciences Sociales, Seuil, pp. 172-223.
- CAPRILE, J.P. (dir) (1979) : *Contacts de langues et contacts de cultures 3. La créativité lexicale spontanée en Afrique Centrale par emprunt au français*. Paris, LACITO-Documents Afrique 3, 138 p.
- CELTA (1974) : *Actes du 1^{er} Séminaire des linguistes du Zaïre*, Lubumbashi, 501 p.
- CLAS, A. (dir) (1985) : *Projets lexiques spécialisés (LEXIS) et dictionnaires monolingues (DIMO). Guide de recherche en lexicographie et en terminologie*, Paris, ACCT, 158 p.
- DIKI-KIDIRI, M. (1996) : «La métaphorisation comme base culturelle de conceptualisation et source de néologismes terminologiques» Kacouri et al., *Questions de glottopolitique : France, Afrique, Monde méditerranéen*, Rouen, URA CNRS 1164, Université de Rouen, pp. 187-194.
- DIKI-DIKIRI, M., MBOJ, C. et A.B. EDEMA (1997) : «Des lexiques en langues africaines (sängö, wolof, lingála) pour l'utilisateur de l'ordinateur», *META, numéro spécial. Lexicologie et terminologie*, vol. 42, n° 1, pp. 94-109.
- DIOP, Cheik Anta (1975) : «Comment enraciner la science en Afrique : exemple wolof (Sénégal)», *Bulletin de l'Institut fondamental d'Afrique noire*, série B, Tome 37, n° 1, pp. 154-233.
- EDEMA, A.B. et P. EPANGA : «La diffusion du manioc en Afrique centrale», texte inédit, présenté lors de la «Table ronde» sur «Plantes, paysages et histoire en Afrique subsaharienne», Paris, mai 1994.
- EDEMA, A.B. et K. NDUKU (1993) : «Les variantes graphiques de l'IFA : un point de vue zaïrois», *Inventaires des usages de la francophonie. Nomenclature et méthodologies*, Paris, AUPELF-UREF/John Libbey, Actualité Scientifique, pp. 355-372.
- EDEMA, A. B. (1994) : *Dictionnaire bangála - français - lingála*, Paris, ACCT-SEPIA, 239 p.
- Encyclopédie philosophique universelle* (1990) : Paris, PUF, Tome 1, Les notions philosophiques.

- FOUCAULT, M. (1990) : *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, France Loisirs, 574 p.
- GUILBERT, L. (1975) : *La créativité lexicale*, Paris, Larousse, coll. «Langue et Langage», 285p.
- JARED, C., BURMAN, A. et N. LEON (1997) : «Les amphisbènes, folklore et biologie», *La Recherche* 302, Paris, Société d'éditions scientifiques, pp. 38-40.
- KAMBA, M. (1981) : *Les formes verbales négatives dans les langues bantoues*, Tervuren, Musée Royal de l'Afrique Centrale, 350 p. + 23 p. hors texte.
- KLEIBER, G. (1984) : «Dénomination et relations dénominales», *Langages* 76 : *La dénomination*, Paris, Larousse, pp. 77-94.
- MARCELLESI, C. (1979) : «Retour aux sources : quelques aspects du vocabulaire de l'informatique», Adda et al., *Néologie et lexicologie*, Paris, Librairie Larousse, coll. «Langue et langage», pp. 176-183.
- MORTON, J. (1984) : «La dénomination», *Langages* 76 : *La dénomination*, Paris, Larousse, pp. 19-30.
- MORTUREUX, M.-F. (1984) : «La dénomination, approche socio-linguistique», *Langages* 76 : *La dénomination*, Paris, Larousse, pp. 95-112.
- NYEMBWE, N. (1992) : «Terminologie et développement linguistique au Zaïre», *Terminologies nouvelles* 3, Québec, ACCT, Communauté française de Belgique, pp. 80-83.
- PALUKU, M. (1989) : «Méthodes de travail en terminologie au Zaïre», *Terminologies nouvelles* 3, Québec, ACCT, Communauté française de Belgique, pp. 37-41.
- PEPERMANS, R. (1991), «L'axe sens-notion : schéma d'interprétation théorique portant sur les rapports entre langue courante et langue spécialisée», *Terminologies nouvelles* 6, Paris-Bruxelles, ACCT-Communauté française de Belgique, Marc Van Campenhoutd éditeur scientifique, pp. 21-23.
- REY, A. (1979) : *La terminologie, noms et notions*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je ?», 128 p.
- REY, A. (1996) : *Le réveille-mots. Une saison d'élection*, Paris, Éditions du Seuil, coll. «Point Virgule», 238 p.

Achevé d'imprimer par la SOTÉPA

Dépôt légal : 3ème trimestre 1998

Réalisation

S E R V I C E D



12, Av. de la Liberté - El Menzah V - 2080 Ariana - Tunis Tunisie
Tél.: 232.649 / 752.889 - Fax : 751.914

La collection **Universités francophones**, créée en 1988 à l'initiative de l'AUELF-UREF, propose des ouvrages de référence, des manuels spécialisés et des actes de colloques scientifiques aux étudiants de 2ème et 3ème cycles universitaires ainsi qu'aux chercheurs francophones et se compose de titres originaux paraissant régulièrement.

Leurs auteurs appartiennent conjointement aux pays du Sud et du Nord et rendent compte des résultats des recherches et des études récentes entreprises en français à travers le monde. Ils permettent à cette collection pluridisciplinaire de couvrir progressivement l'ensemble des enseignements universitaires en français.

Enfin, la vente des ouvrages à un prix préférentiel destiné aux pays du Sud tient compte des exigences économiques nationales et assure une diffusion adaptée aux pays francophones.

Ainsi, la collection **Universités francophones** constitue une bibliothèque de référence comprenant des ouvrages universitaires répondant aux besoins des étudiants de langue française.

Cet ouvrage représente les Actes des Vèmes Journées Scientifiques du Réseau Thématique «Lexicologie, Terminologie, Traduction» de l'AUELF - UREF, organisées, en collaboration avec l'Association Tunisienne de Linguistique, à l'Université de Tunis I du 25 au 27 septembre 1997, autour du thème *La Mémoire des Mots*.

Les contributions que renferme cet ouvrage sont la preuve incontestable de la naissance d'un concept linguistique nouveau «La Mémoire des Mots» qui, de l'avis de tous les participants, a permis de cerner avec beaucoup plus de précision des aspects linguistiques jusque-là ignorés, et de créer une ouverture épistémologique favorisant le décloisonnement entre les disciplines et les spécialités pointues. Ainsi dans l'étude du même phénomène linguistique, le figement lexical par exemple, les éclairages de l'analyse morphologique, syntaxique ou sémantique se trouvent-ils complétés et enrichis par ceux du traitement informatique.

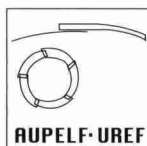
Multidisciplinarité, diversité des approches, réflexion théorique, traitement automatique du langage et culture sont autant de facettes traitées dans cet ouvrage qui apporte plusieurs réponses à des problèmes théoriques et des besoins de nature pratique en matière de recherche linguistique (traduction, terminologie, etc.).

Spécificités linguistiques et innovations technologiques, grâce à *La Mémoire des Mots*, participent ainsi à l'ouverture du même horizon épistémologique.

140,000 FF

40,00 FF - Prix préférentiel : Afrique, Asie, Amérique du Sud, Haïti, Maghreb

5,000 D.T. - Prix préférentiel étudiants



S E R V I C E D

TUNIS - TUNISIE